
3 1761 07759909 0






LIBRO LIBER

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

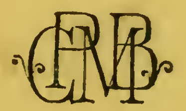
EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

LE PÈRE FÉLIX

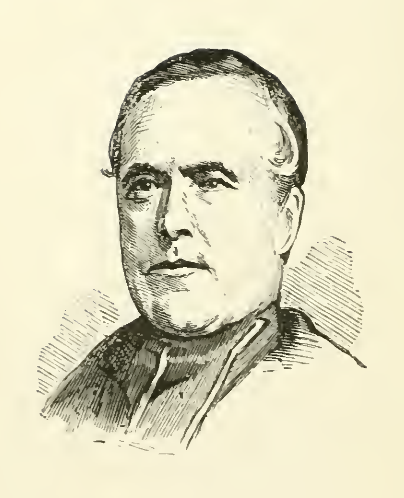
TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

LE PÈRE FÉLIX



PÈRE FÉLIX

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

LE PÈRE FÉLIX

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

4

Troisième édition

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger.

1869

LE PÈRE FÉLIX

I

Voici un spectacle étrange, — un spectacle bien propre à inspirer de graves réflexions aux âmes droites, aux cœurs honnêtes qui cherchent la vérité, sans faire préalablement la nuit autour d'elle, en soulevant les brumes d'une philosophie déloyale, ou les obscurités volontaires d'un égoïsme impur, d'un matérialisme abject, d'une passion tyrannique.

Des milliers d'hommes, — vous entendez? je dis des milliers d'hommes, et non de femmes dont la nature sensible, la facilité d'entraînement en matière religieuse paraît quelquefois suspecte, — viennent s'entasser depuis seize ans au pied d'une chaire chrétienne.

Le même prédicateur les y rassemble à époque fixe, sans que le désir d'échapper à son influence prodigieuse fasse sortir de ces rangs pressés un seul transfuge; sans que la satiété, sans que la fatigue lui enlèvent un seul auditeur.

Comment expliquez-vous ce phénomène, si contraire à nos goûts et à nos instincts frivoles ?

Le religieux de la Compagnie de Jésus qui attire cette foule traite-t-il des questions légères ? son éloquence est-elle *bonne fille*, comme on a dit de celle du Père Hyacinthe, et se plie-t-elle aux gentillesses du monde, aux caprices de la mode ?

Non, les sujets qu'il aborde sont d'un sérieux absolu.

Il s'agit des vérités chrétiennes, du large et solennel développement des maxi-

mes évangéliques, des passions à combattre, du devoir à remplir, de l'incrédulité à confondre, de tout ce qui peut, en un mot, remuer les profondeurs intimes de l'âme, éclairer la conscience, guider l'homme dans une voie rude et difficile.

Et, pourtant, chaque année l'auditoire se renouvelle.

Chaque année la multitude est plus compacte, plus empressée, plus attentive. On la voit suspendue aux lèvres de l'apôtre, absorbant la parole sainte par l'oreille, par le regard, par tous les sens.

Vous allez me dire :

— Sans doute il n'y a là que des hommes du peuple, des intelligences vulgaires, des âmes simples, faciles à entraîner ; des malheureux qui, n'ayant pu s'asseoir au banquet de la jouissance, déshérités de la richesse et déshérités du plaisir, viennent demander à la foi dans une autre vie l'espoir d'un bonheur qui leur échappe ici-bas ?

Détrompez-vous.

L'auditoire du Père Félix est un auditoire d'élite.

Autour de la chaire sacrée se groupent les illustrations de la science, des lettres, de la politique, de la magistrature et du barreau. Toutes les notabilités parisiennes se donnent là rendez-vous : notabilités commerciales, notabilités artistiques, notabilités financières, — notabilités de la fortune et notabilités de l'esprit.

C'est un fait immense, incontestable, contre lequel on ne peut soulever aucune objection.

II

L'illustre prédicateur de Notre-Dame est né à Neuville-sur-Escaut[1] le 29 juillet 1810.

Il fut baptisé sous les noms de Célestin-Joseph Félix.

D'une santé faible, et choyé par une excellente mère qui voulait le garder le

1. Canton de Bouchain, arrondissement de Valenciennes (Nord).

plus longtemps possible à l'abri de sa tendresse, il ne commença ses études que fort tard au collége de Cambrai.

Sa magnifique intelligence l'aida bientôt à dépasser ceux de ses condisciples qui se trouvaient avant lui sur les bancs universitaires.

Il joignait à une sensibilité profonde une grande fermeté d'âme.

Jamais enfant, à l'heure de quitter sa famille, n'éprouva plus de chagrin réel, plus d'angoisses, et n'en triompha d'une manière plus héroïque par la résignation et par l'étude.

Rien n'égalait son activité au travail, — rien, si ce n'est sa piété d'ange et une aspiration vers l'état religieux, qui se déclara chez lui dès le principe, et devint de jour en jour plus ardente.

A l'âge de dix-sept ans, Joseph Félix quitta le collége pour le petit séminaire de Cambrai.

Là, ses idées de renoncement et de ferveur chrétienne s'accrurent encore.

Il lui sembla qu'il avait une vocation

sérieuse pour embrasser la règle austère du couvent de la Trappe, et lorsqu'il passa, vers 1830, au grand séminaire, le désir de se faire trappiste prenait en lui de telles proportions, qu'il fallut un ordre formel du directeur de sa conscience pour le décider à ne pas donner suite immédiatement à ce projet.

Dans l'intervalle, un de ses camarades dut partir pour le noviciat des Pères Jésuites, et vint lui faire ses adieux.

— Quelque chose m'annonce que vous me rejoindrez un jour, mon cher ami, dit-il en l'embrassant.

Cette parole eut dans l'âme du pieux séminariste un écho qui ne cessa plus de retentir.

On le rappelle au petit séminaire pour y professer la rhétorique et la seconde.

Pendant les vacances il fait une première retraite à Saint-Acheul, afin d'y obtenir, dans le recueillement et la prière, un de ces rayons que Dieu ne refuse jamais à ceux qui lui demandent sincèrement d'éclairer la route.

L'année suivante il y retourne encore, et fait une retraite plus complète.

Définitivement confirmé dans sa vocation, il écrit à ses supérieurs ecclésiastiques pour solliciter l'autorisation de commencer son noviciat dans la Compagnie de Jésus.

Mais il avait compté sans monseigneur Delmas, archevêque de Cambrai, prélat sévère, jaloux de son pouvoir, et qui l'exerçait avec une certaine rudesse.

Sa Grandeur n'entendait permettre en aucune façon que les Pères jésuites recrutassent leurs novices parmi les sujets les plus distingués et les plus précieux de sa pépinière sacerdotale.

En conséquence, il laissa la lettre du jeune homme sans réponse.

III

Celui-ci n'hésite pas ; il va frapper à la porte de l'archevêché.

L'accueil de monseigneur est glacial.

Quand Joseph Félix lui demande avec émotion si la lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire est arrivée entre ses mains :

— Oui, répond l'archevêque; mais je la regarde comme non avenue. Vous resterez dans le diocèse.

— Pourtant, Monseigneur....

— Est-ce compris? Vous resterez dans le diocèse.

— Il y a six ans, Monseigneur, que j'ai cette vocation, et je vous conjure....

— Six ans, dites-vous? Cela prouve que depuis six ans nous devons vous appeler ingrat ! Demandez à être chartreux ou trappiste, je l'admets encore; mais jésuite... pourquoi faire? Les jésuites prêchent et confessent : eh bien! vous prêcherez et vous confesserez chez nous.

— Mais, Monseigneur, je désire me vouer particulièrement à l'obéissance.

— J'en suis fort aise, nous voilà d'accord. L'obéissance, vous me l'avez promise : observez-la, et ne songez plus à me quitter; je ne le souffrirai sous aucun prétexte, — voilà mon dernier mot!

Là-dessus il congédie son jeune subor-

donné, qui s'éloigne le cœur gros de désolation.

Depuis lors, chaque fois que l'archevêque rencontre Joseph Félix, il lui dit avec un sourire ironique :

— C'est bien, vous êtes devenu raisonnable ; vous me paraissez satisfait de rester avec nous.

Puis, sans laisser au professeur de rhétorique le temps de répliquer, Sa Grandeur passe, ou cause avec d'autres personnes.

La situation n'est plus tenable.

En vain le jeune homme essaie de mettre des tiers en campagne et de faire parler au prélat par quelques ecclésiastiques influents, l'archevêque n'écoute rien et s'écrie :

— Qu'il s'avise de renouveler sa demande, il aura toujours même réponse !

Enfin, au mois de septembre 1847, soit que la mort de monseigneur Delmas eût rendu libre notre désolé séminariste, soit qu'on l'eût autorisé à dégager sa conscience d'une contrainte qui dépassait un peu les bornes, il entre dans la Compagnie de Jésus.

La maison de Tronchiennes, en Belgique, lui ouvre d'abord ses portes ; puis il repasse la frontière et vient à Saint-Acheul continuer son noviciat.

« Il n'y trouva plus, dit M. de Pontmartin, — dans une étude publiée sur le Père Félix, il y a quelques années, — un seul de ces innombrables fusils, qui, comme chacun sait et comme le *Constitutionnel* l'a tant de fois affirmé, s'entassaient dans les caves du couvent et servaient aux jeunes néophytes à faire l'exercice, afin de se préparer à une Saint-Barthélemy de libéraux. »

Cette notice de M. de Pontmartin fut évidemment destinée à confondre le biographe Castille, qui s'est permis de dire autrefois, en parlant du prédicateur de Notre-Dame :

« On ignore où il est né, quel âge il a, comment il est venu, comment il a grandi ; on sait quel catholique il est, mais on ne sait point quel homme. »

Puis il ajoute à la plus grande satisfaction des libres-penseurs :

« Le parti du catholicisme ferme hermétiquement ses portes et fenêtres, pour

qu'on ne voie pas ce qui se passe dans ses petits appartements. »

A ces insinuations empreintes d'une bienveillance très-négative, M. de Pontmartin riposte :

« Des gens qu'importune toute gloire non apostillée dans les bureaux du *Siècle* ou de l'*Opinion nationale*, ont pensé que le moment était bien choisi pour promener leurs lorgnettes de théâtre sur les défenseurs du Christianisme. On voudrait bien attaquer; diffamer même quelque peu ne déplairait pas. Toutes réflexions faites et pour plus de sécurité, on aime mieux publier, sur le Père Félix, par exemple, un portrait de fantaisie où tout, depuis les traits du visage jusqu'aux bases de l'argumentation, est défiguré, noyé, estompé, vulgarisé de façon à ne plus rien garder de ce qui explique le succès du prédicateur et l'autorité de l'homme. L'auteur s'étonne ou affecte de s'étonner du mystère qui couvre la vie du Père Félix, de l'ombre discrète qui voile les années antérieures à celle de son apparition dans la chaire de Notre-Dame. Il paraît croire que c'est là, de la part des catholiques groupés autour de cette chaire, un mot

d'ordre, un parti pris d'initiés, quelque chose de pareil au système des prêtres païens qui se réservaient la connaissance de secrets dérobés aux profanes, et s'enveloppaient de complaisantes ténèbres. Peu s'en faut qu'il ne nous dise que, par cet excès de précaution et de réserve, par ces *cachotteries* imprudentes, les amis du Père Félix risquaient de nous donner à penser, et que lui-même s'exposait à figurer dans les récits légendaires d'Eugène Sue : nom glorieux, pur souvenir, homme de bien, que les ennemis des jésuites ne doivent jamais cesser d'invoquer comme leur patron, car la moralité de ses œuvres peut servir à mesurer la valeur de ses calomnies.

« Dans le fait, nous comprenons cet étonnement, ces airs de mielleuse sollicitude.

« Les hommes parmi lesquels se recrute une certaine littérature sont tellement habitués à voir leurs coryphées vivre en plein vent, monter sur des estrades et réciter de là aux curieux et aux badauds le poëme, la comédie ou le roman de leur vie privée; il y a, entre tous ces illustres,

un tel luxe, un tel assaut de révélations, d'indiscrétions, d'exhibitions et de fanfares, qu'ils ont lieu de regarder comme des exceptions suspectes ces célébrités bizarres qui s'obstinent à n'accepter, en fait de publicité, que le strict nécessaire, et dont nous ne savons rien, sinon qu'elles bénissent, qu'elles parlent et qu'elles prient. »

Le biographe Castille n'a rien répondu.

Soit dit entre nous, il ne pouvait absolument rien répondre.

IV

Quand le pieux séminariste de Cambrai ne rencontra plus d'obstacles à sa vocation du côté de l'autorité diocésaine, il en trouva d'autres presque aussi sérieux dans les larmes et la résistance de sa famille.

On raconte qu'en se dirigeant vers la frontière belge, il dut passer à un quart de lieue de la maison de ses parents.

Son âme se brisa, car d'avance il était

décidé à ne pas affronter une dernière lutte.

La fumée du toit paternel montait entre les grands arbres; il lui semblait entendre des accents connus, des voix douces et chères, des bruits sympathiques et familiers. Toutes les affections bénies, tous les purs souvenirs de l'enfance et de la jeunesse lui passaient dans le cœur comme un orage tumultueux.

Il s'arrêta, le front pâle, contempla longtemps le cher horizon, regarda le ciel, puis continua sa route.

Ce sublime et dernier déchirement manquait à l'héroïsme du sacrifice chrétien.

On sait par quels soins et par quelles précautions minutieuses la Compagnie de Jésus prépare les soldats de sa milice sacrée à combattre dans l'Église militante avec l'arme qui leur est propre.

Les supérieurs du Père Félix jugèrent convenable de le façonner et de le rompre, pour ainsi dire, à la prédication pendant quinze années consécutives.

Voilà, messieurs les incrédules, com-

ment on arrive à former, à instruire et à équiper de toutes pièces ceux que votre ami Diderot appelle « les grands grenadiers du fanatisme, » — absolument les mêmes que le souverain pontife Pie VII, dans une appréciation plus juste et plus chrétienne, nomme « les vigoureux rameurs de la barque de saint Pierre. »

Joseph Félix, revenu de Tronchiennes à Saint-Acheul, fut rappelé l'année suivante en Belgique.

Il y termina son noviciat au collége de Brugelette, tout en y complétant, dit M. de Pontmartin, qui a dû recueillir ses informations à bonne source et que nous acceptons comme autorité pour les dates, — ses études littéraires, philosophiques et scientifiques.

C'était pendant les années 1839 et 1840.

De 1841 à la fin de 1843, Joseph Félix étudia la théologie dogmatique et morale au collége de Louvain, continua le même cours à Laval en 1844, passa les examens voulus par la règle, et fut rappelé à Brugelette comme professeur de rhétorique et de philosophie.

Nous l'y trouvons encore en 1847.

Après des classes fatigantes, il lui arrivait souvent de consacrer ses soirées à la prédication. En Belgique et dans les colléges de la Compagnie, sa renommée d'orateur chrétien grandissait chaque jour.

On doit mentionner ici un sermon sur le *Véritable patriotisme* prêché par le Père Félix à Brugelette, en 1848, avec un succès éclatant.

Depuis 1840 il était prêtre.

Il oublia, dans l'ardeur de son zèle, que les forces de l'homme ne peuvent dépasser sans miracle certaines limites. La fatigue du professorat, doublée par celle de la prédication, causa au révérend Père une maladie de larynx extrêmement grave. Il fut menacé d'une extinction de voix radicale.

Ses supérieurs l'appelèrent à Paris, où les soins d'habiles médecins, et plus sûrement encore peut-être la prière des âmes ferventes qui s'intéressaient à lui, hâtèrent sa guérison.

Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, M. Desgenettes, avait entendu prêcher plusieurs fois le Père Félix.

Il se jetait tous les jours au pied de l'autel de la Sainte Vierge, et disait avec un accent de ferveur plein de confiance et d'amour :

« — O bonne Mère ! n'est-ce pas que vous lui rendrez cette voix qui parle si bien de vous ? »

Il y avait néanmoins dans le clergé un personnage qui eût vu sans trop de peine le Père Félix abandonner la prédication pour défendre l'Église, non plus avec la parole, mais avec la plume.

C'était monseigneur Dupanloup, alors simple chanoine titulaire de Notre-Dame de Paris.

Ayant lu dans un journal catholique certaines pages publiées par le professeur de Brugelette sur l'immaculée Conception de la Mère de Dieu [1], pages admirables où

1. Nous avons retrouvé plusieurs de ces articles, écrits alors par le Père Félix, et nous sommes heureux de pouvoir en donner un extrait.

« Cette question, dit-il, qui se pose aujourd'hui devant le public, des millions d'hommes la remuaient en silence sous le regard de Dieu. La voix du théologien n'est ici que l'organe de la voix com-

la question du dogme était traitée avant la lettre, il disait à qui voulait l'entendre :

mune, l'écho de tout le monde. Il ne faut, d'ailleurs, qu'assister un moment par la pensée au spectacle que l'Église déploie aux regards des siens, pour découvrir et toucher du doigt le ressort de cette universelle préoccupation. Jetons les yeux autour de nous : qu'est-ce qui, de nos jours, a le plus saintement remué les âmes, grossi les rangs catholiques et tenu le monde stupéfait devant les miracles de l'ordre moral ? qu'est-ce qui a le mieux mérité l'honneur d'être maudit par l'impiété, glorifié par ses frémissements ? Personne n'entreprendra de le nier, c'est l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ; l'Archiconfrérie, œuvre marquée du sceau éclatant de la Providence, dans son origine, ses développements et son action miraculeuse : pour le nier, il faut insulter les faits accomplis et braver stupidement les clartés de l'évidence. Eh bien, regardez ; qu'y a-t-il sur cette bannière levée par la main de Dieu ? une seule chose, le cœur *Immaculé* de Marie. Et dans ces réunions fraternelles et saintes, dont la piété sympathique et le chant spontané semblent ressusciter la foi rajeunie de nos pères, quel est le cri que vous entendez sortir de tous les cœurs émus ? *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !* Telle est la prière qui, de la petite église de Notre-Dame des Victoires et de toutes les confréries agrégées, monte au ciel pour appeler la bénédiction, — et de

— Quelle idée bizarre a donc la Compagnie de Jésus de pousser le Père Félix à la chaire? C'est un écrivain de premier ordre ; on se trompe sur son aptitude.

— Les supérieurs, lui répondait-on, ne paraissent pas être de votre avis.

— Je le vois bien, mais ils auront à s'en repentir plus tard.

— Lorsqu'il apprit que le révérend Père était menacé de perdre la voix, il se frotta les mains et dit aux rédacteurs de l'*Ami de la Religion* :

— Heureuse maladie! La Providence fait bien les choses. Taillez maintenant la plume du Père Félix : il est à vous!

Deux mois après, on vint annoncer au chanoine que le jésuite malade allait mieux, et se préparait à prêcher de nouveau.

tous côtés la bénédiction descend. La grâce vient éclairer, convertir. triompher ; le sépulcre du péché se brise et rend ses victimes. Je le demande, si le miracle est une parole, et une parole infaillible, Marie, en répondant aux invocations de la piété par la voix de tant de prodiges, ne parle-t-elle pas assez haut ? » (*Ami de la religion*, tome CXXXV, pag. 263 et 264.)

— C'est incompréhensible, c'est déplorable, s'écria-t-il : je soutiens qu'il était fait pour écrire !

Aujourd'hui, l'illustre évêque d'Orléans ne tiendrait plus ce langage.

Il voit que la Providence a tout réglé pour la sauvegarde complète des intérêts du catholicisme, puisqu'elle a mis en ses vaillantes mains la plume qu'il voulait donner au saint religieux, et qu'elle a rendu la parole à celui-ci pour les conférences de Notre-Dame.

Deux armes valent mieux qu'une.

V

Pour consolider la guérison du Père Félix, dit l'auteur de l'étude dont nous avons déjà cité plusieurs passages, et pour achever cette dernière année de probation que les Jésuites appellent le *troisième an*, il se retira au couvent de Notre-Dame d'Ay, austère et paisible retraite, située à quelques lieues d'An-

nonay, au milieu des montagnes de l'Ardèche.

« On aperçoit de loin, dans un site agreste et sauvage, un groupe de pauvres maisons serrées autour d'un monastère, et d'une église dont la façade et le clocher se détachent en blanc sur la sombre verdure des sapins et le ton grisâtre des rochers. La terrasse du couvent, plantée d'acacias et de sycomores, domine une colline taillée à pic, arrosée, à sa base, par un ruisseau plein de caprices et de méandres; mince filet d'eau en été, coulant à peine à travers un lit de cailloux tapissé de ronces et de mousse; large torrent, en automne, dont la voix monte jusqu'aux cellules comme le sourd murmure d'une tempête lointaine.

« Sur les cimes voisines se dressent, ainsi que des squelettes de pierres, des ruines de châteaux forts et des résidences seigneuriales, vestiges de grandeurs tombées contrastant avec ces grandeurs immortelles. A mi-côte, s'étendent en pentes douces et inégales des prairies qui mêlent à ces rudes aspects les scènes de la vie rustique. Leur fraîcheur est entretenue

par des sources invisibles qui filtrent à travers les rochers, et fait penser à ces sourires que l'on surprend sur de pauvres et pieux visages, sans qu'on sache d'où leur viennent la consolation et la force. La chanson du pâtre répond à l'hymne matinal du religieux; la clochette attachée au cou des vaches laitières confond ses tintements grêles avec la cloche de l'église.

« On ne saurait rêver d'asile plus propice au recueillement et à la prière.

« C'est la Suisse, moins ses élégances mondaines, ses coquetteries désespérantes pour les imaginations altérées d'infini; c'est le désert, moins ses immensités redoutables qui écrasent l'homme et ne laissent subsister que le saint.

« Là viennent s'éteindre et mourir les dernières rumeurs du monde, et rien ne trouble le mystérieux entretien de l'âme avec elle-même et avec Dieu. »

Dans ce séjour de béatitude intime pour l'esprit et pour le corps, le futur apôtre de Notre-Dame acheva de reconquérir le timbre pur, clair et métallique, dont les voûtes de l'immense église mé-

tropolitaine retentissent depuis quinze années, et qui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, n'a rien perdu de sa force et de son éclat.

Un sourire incrédule dilate les lèvres des gens du monde, quand on leur parle de ce bonheur de la vie religieuse, dont le Père Félix est un des types les plus parfaits.

Ils ne comprennent pas, ou plutôt ils ne veulent pas comprendre les joies indicibles qui résultent de l'accomplissement du devoir et du repos de la conscience ; ils tombent des nues, en voyant des hommes de choix, des hommes de haut mérite, de pensée robuste et saine, vivre dans cette atmosphère perpétuelle de monotonie, de silence et de studieux travaux, sans que l'ombre du regret, sans que la plus imperceptible nuance d'amertume passe jamais sur leur front ou dans leur regard.

Mais comme c'est une chose avérée, indiscutable, les gens du monde s'inclinent et sont obligés de se taire.

Un jour, ils comprendront.

Ce sera le jour où, par la main de la

foi, Dieu leur arrachera le bandeau qui les aveugle et leur donnera le secret du vrai bonheur.

VI

Ni les premiers condisciples du Père Félix, ni ses nombreux élèves pendant les longues années de son professorat, ni les religieux avec lesquels il est constamment en rapport, ni la foule des visiteurs séculiers qui l'assiégent, ne l'ont jamais vu perdre un seul instant l'inaltérable sérénité qui le distingue.

Dans les colléges de la Compagnie, sa vive et franche gaîté faisait le charme de toutes les récréations.

Ses condisciples le recherchaient comme le meilleur des camarades, le plus sympathique et le plus affectueux.

Quant à ses élèves, ils eurent pour lui un véritable culte.

Modeste, simple, accessible à tous, d'un esprit plein de finesse et de grâce,

doux et patient comme le Christ, son maître; toujours prêt à déployer un zèle actif, une charité sans bornes; accueillant même sans humeur les importuns; aimable, empressé, d'une exquise délicatesse dans ses actions comme dans ses paroles, et le sourire de la bienveillance constamment aux lèvres, tel on voyait le Père Félix, il y a quarante ans, et tel on le retrouve aujourd'hui.

Le prédicateur de Notre-Dame est dans la cinquante-septième année de son âge.

« Peut-être, cette date étonnera-t-elle quelques-uns de ses auditeurs, qui ont été frappés comme nous de son air de jeunesse. C'est là, en effet, le trait dominant de sa figure, et non pas du tout ce physique grêle, cette pâleur chétive, qui en ferait, au dire de son biographe[1], une sorte d'ascète doublé de malade. Le teint coloré, les cheveux noirs, le regard limpide du Père Félix peuvent faire croire, à distance ou à première vue, qu'il n'a pas plus de quarante ans, l'illusion est

1. Le biographe Castille.

complétée par cette expression ineffable de sérénité et de douceur qui fait le fond de sa physionomie, et qui est comme la jeunesse de l'âme prolongeant celle du visage. En l'observant de plus près, on démêle sur cette figure suave quelques indices de fatigue qui rendent plus vraisemblable son acte de naissance. Les yeux et la bouche sont jeunes, mais quelques plis légers commencent à courir çà et là sur le front et sur les joues : empreintes des doigts du temps, qui, chez ces hommes de travail et de prières, font songer à des sillons fertiles plutôt qu'à des rides moroses[1]. »

Pendant son séjour dans le couvent de l'Ardèche, le Père Félix compléta les fortes études de théologie et d'éloquence, qu'il s'ancrait, pour ainsi dire, au fond de l'âme, à la suite d'un enseignement de plus de quinze années dans les colléges de la Compagnie.

A cette époque, nous le voyons remporter une victoire miraculeuse sur une

1. *Étude sur le Père Félix*, par M. de Pontmartin.

horde effrayante d'ouvriers socialistes, qui menaçaient de mettre à feu et à sang tout un canton du département de la Loire, le canton de Rive-de-Gier.

C'était dans les plus mauvais jours de 1848.

L'administration civile ne savait que faire. Tous les prêtres d'alentour s'étaient épuisés en efforts inutiles pour ramener à des idées de conciliation ces hommes aigris par la misère et démoralisés par la mauvaise presse.

On appela le Père Félix.

« Il alla droit aux nouveaux barbares, comme saint Remi à nos pères; il leur parla, il les toucha, il les dompta. La paix refleurit dans les âmes et reparut dans la cité. C'était un beau prélude que cette victoire sur les rudes adeptes du *progrès* d'alors[1]. »

Pendant l'été de 1850, l'illustre jésuite, invité par Monseigneur de Salinis à prêcher la fête du Sacré-Cœur à la cathédrale d'Amiens, remua profondément la ville entière, accourue pour l'entendre.

1 Henry de Riancey. — *Célébrités catholiques.*

L'évêque lui dit, en l'embrassant devant tout son clergé :

— Dieu soit béni, mon Père ! La religion compte un éloquent défenseur de plus. Courage! vous avez un grand avenir.

VII

En 1851, le Père Félix vint prêcher l'avent à Paris, dans la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin.

Dès le premier discours, la société brillante du quartier fut en rumeur. Au second, toutes les rues d'alentour étaient encombrées d'équipages, et les journaux annoncèrent la nouvelle étoile qui se levait à l'horizon de l'apostolat.

L'avent de 1852, prêché à Saint-Germain des Prés, et le carême de la même année, prêché par le même orateur à Saint-Sulpice, attirèrent tout Paris.

Monseigneur Sibour, l'année suivante, demanda le Père Felix pour les conférences annuelles de Notre-Dame.

Par une permission visible de la Providence, il se trouva prêt à monter dans la chaire métropolitaine, juste à l'heure où le Père de Ravignan succombait aux fatigues de son zèle et se voyait obligé d'en descendre.

Le Père Félix est l'orateur qu'il fallait à une époque entichée de ses progrès dans l'ordre matériel et de ses prétendus triomphes dans la science.

Il prend à deux mains notre société vermoulue, la secoue, la fait craquer comme un vieux meuble, et lui prouve qu'elle n'est que corruption et poussière.

« Je n'entreprendrai pas, dit M. de Riancey, le biographe chrétien par excellence, de reproduire en détail les admirables enseignements de l'orateur sacré. Après avoir été recueillis par tout ce qu'il y a de plus intelligent et de plus élevé dans la société parisienne, ses conférences, multipliées encore par la presse et par l'imprimerie, sont sous les regards et dans la mémoire du monde entier. Qu'on me permette seulement d'en mettre en saillie le trait caractéristique.

« Ce trait, c'est, sur un fond immortel, le bonheur de l'à-propos.

« Aux jours de l'expansion orgueilleuse du progrès et de la force, le Père Félix expose la nécessité du progrès par l'esprit et par la foi. En face des débordements du luxe et du bien-être, le Père Félix tonne contre la concupiscence, ce grand obstacle du progrès sensualiste au développement du progrès intellectuel et moral. Aux misères, aux hontes, aux énervements du progrès corrupteur, il oppose la sainteté, l'humilité, l'austérité, la pauvreté, la chasteté. Ce n'est pas tout : on veut faire vivre la société de progrès, on en veut faire vivre la famille, — où est-il, ce progrès? Est ce dans la liberté, l'égalité, la fraternité, telles que l'entendent les utopistes modernes ? Non, le vrai progrès est celui de la liberté chrétienne, de l'égalité chrétienne, de la fraternité chrétienne, annoncé et garanti par l'autorité chrétienne. Or, cette autorité, le type en est dans Jésus-Christ, et dans lui seul, qui a reproduit tout ensemble l'autorité divine, l'autorité paternelle, l'autorité royale et l'autorité pontificale.

« L'autorité pontificale, vivant à travers

les siècles et dominant toutes les tourmentes et toutes les crises : quelle leçon, en 1859, aux premiers roulements des lourds canons qui se dirigeaient vers les plaines de Magenta et de Solferino !

« Oui, Dieu *avait fait signe* [1] à l'orateur.

« Il lui avait fait signe encore, en lui inspirant, au milieu de la recrudescence des passions ennemies contre l'éducation religieuse, de descendre aux plus intimes profondeurs de la famille, d'y suivre les ravages dont la désole le progrès dans le faux, et de donner au père, à la mère, à l'enfant, le guide salutaire du progrès dans le vrai et dans le bien. »

Il est difficile de lire une plus complète et plus brillante analyse des conférences du Père Félix à Notre-Dame, de 1855 à 1862.

Quelques adversaires du grand orateur lui reprochent de traiter avec mépris les idées scientifiques, artistiques, politiques et industrielles du dix-neuvième siècle,

1. Expression dont s'est servi le Père Félix dans un de ses discours.

idées derrière chacune desquelles, à les en croire, est un homme qui reçoit les projectiles.

Et pourquoi non?

Quand les idées sont absurdes et que l'homme se trouve derrière, tant pis pour l'homme !

Si l'orateur se contente de bombarder les idées, remerciez-le de sa retenue et de sa politesse.

Le Père Félix eut des élans sublimes, le jour où il aborda le sujet de la *concupiscence*, cette lâcheté du corps, dont l'âme devient complice.

Tout naturellement, par ce sujet même, il était amené à peindre les mœurs de la société moderne, ses penchants corrompus, son sensualisme effréné, son amour de l'or, sa littérature insolemment immorale et, s'il est possible, plus insolemment impie.

Un frisson passa dans les cœurs, lorsque, déduisant la conséquence logique de son thème, il montra cette société, folle de plaisir, de luxe et d'orgueil, marchant en aveugle sur la pente fatale de sa propre ruine, s'éloignant de Dieu, source de la

vie, et prête à trouver la mort dans ses déréglements, ses excès et ses crimes, — à moins que l'alliance du progrès matériel et du progrès moral, c'est à dire un retour sincère au christianisme, ne lui apporte enfin le salut au bord de l'abîme où elle sombre.

Parfois, au milieu du développement de ces vérités solennelles, un trait de satire, plein d'à-propos et de finesse, tombe des lèvres du Père Félix.

Au sujet des mariages d'argent, il dit un jour :

« La seule question capitale, décisive, est celle-ci. — Mais combien a-t-elle ? demande le futur. — Cinq cent mille francs. — Bien, c'est ce que j'avais rêvé.

« Oui, ces hommes positifs font aussi des rêves, et ces rêves vont jusque-là ! »

VIII

Nous avons oublié d'apprendre à ceux qui nous lisent que monseigeur Sibour,

— lorsque pour la première fois l'éloquent religieux vint à l'archevêché de Paris, exposer le plan de ses conférences, — n'accueillit ce plan qu'avec une certaine crainte.

Le supérieur de la Compagnie de Jésus ne se montra pas plus rassuré que le prélat.

Peu s'en fallut que le Père Félix, découragé, n'abandonnât sa thèse, si actuelle et si féconde, pour en traiter une autre.

Heureusement des amis judicieux s'y opposèrent.

— Mais, lui dit-on, cela tient à ce que vous ne montrez à monseigneur que le squelette des conférences. Habillez ce squelette, prêchez à l'archevêché avant de prêcher devant le public, et vous verrez qu'on sera séduit comme nous le sommes nous-mêmes.

Le Père Félix suivit le conseil.

Il prouva si victorieusement à l'archevêque, non-seulement l'actualité du sujet, mais encore la nécessité de le traiter devant un auditoire chrétien, que monseigneur ne trouva plus qu'une parole :

« — Allez, mon Père, je vous bénis, vous et votre sujet ! »

Voilà comment la question du *Progrès par le Christianisme*, entamée avec le carême de 1856, continue de se développer à Notre-Dame, et réunit ses conclusions en un faisceau d'une solidité désespérante pour les matérialistes et pour les incrédules.

Plusieurs personnes,—je parle de celles qui ont seulement assisté aux conférences, — s'imaginent que la force de logique du Père Félix comprime en lui l'onction chrétienne.

C'est une erreur.

Il suffit d'assister aux retraites de Notre-Dame pour changer complètement d'avis.

Dégagé de la sécheresse de l'argumentation et des entraves de la polémique, l'apôtre, en prêchant la retraite, se livre entièrement à l'enthousiasme et à la sensibilité profonde de sa nature. Il en est de même dans les différents sermons qu'il donne çà et là pendant le cours de l'année.

Un jour, à l'église de la rue de Sèvres, (la sainte enfant qui m'accompagnait me l'a bien souvent rappelé), nous étions en face de l'orateur, presque sous la chaire,

et les larmes du Père Félix [1], tombant sur les manches de son surplis, et secouées par le geste, pleuvaient littéralement sur nous.

En 1863, les conférences furent consacrées à un examen énergique et triomphal du mystère chrétien.

Jamais victoire plus complète ne fut remportée par la logique du vrai et du beau sur la logique du sophisme et du mensonge.

L'orateur montra que, non-seulement les mystères du catholicisme ne se trouvent pas en contradiction avec les données de la science, mais encore qu'ils sont pour elle un principe de lumière.

Si, le jour du dimanche de la Passion de cette même année, quelque médecin, — de ceux qui ne voient en l'homme qu'une matière organisée et nient l'âme immortelle, — écoutait le Père Félix au milieu de la foule groupée dans la nef, il

1. Il prêchait un *triduum* en l'honneur des martyrs de la Compagnie de Jésus, au Japon.

a dû pâlir et se troubler, à ces paroles de l'apôtre :

« Jamais je n'admettrai l'homme qui nie audacieusement mon âme à toucher à mon corps. La science qui ne croit pas à l'esprit se trompe radicalement sur le principe de ma vie. Elle ne tient compte en moi que de ce qui se voit de l'œil ou se touche de la main ; or, je sais que dans la vie qui est malade, comme dans la vie qui est saine, ce qui importe le plus, ce qui fait en moi cette harmonie que j'appelle ma santé, ou ce désordre que je nomme ma maladie, ce n'est pas tant ce qui se voit que ce qui ne se voit pas. Je repousse de toutes mes forces ce matérialisme médical, cet *organicisme* grossier qui ne veut voir que des lésions et encore des lésions, et qui, en s'abattant tout entier sur les organes, est incapable, selon la remarque d'un savant docteur, de s'élever aux causes supérieures qui donnent la vraie science des maladies et le secret de la vraie thérapeutique.

« Qu'est-ce, en effet, qu'une vie humaine, si ce n'est l'union et la compénétration la plus intime, la plus profonde et

la plus perpétuelle de la matière et de l'esprit? Qu'est-ce qu'un homme, un homme sain ou ou un homme malade, si ce n'est l'action et la réaction continue d'une âme sur un corps, et d'un corps sur une âme? et dans notre état d'infirmité actuelle, qu'est-ce que le mystère douloureux de notre vie, si ce n'est un retentissement dans la chair des blessures de l'esprit, et un contre-coup dans l'esprit des blessures de la chair? Dès lors, comment concevoir rationnellement et scientifiquement un traitement de mon corps faisant abstraction complète de mon âme? comment, en face de cette réalité vivante qui confond de son regard la science matérialiste, voyons-nous encore se perpétuer au milieu de nous ce système honteux qui méconnaît dans la médecine la part sublime de l'homme; alors qu'il est si manifeste, au bon sens même le plus vulgaire, qu'il y a mille maladies qui torturent le corps, et dont la cause réelle n'est dans aucun organe et n'habite qu'au plus profond de l'âme.

« O docteur, tu prétends guérir mon corps, et tu ne crois pas à mon âme? tu dis qu'après avoir disséqué le cadavre

humain, tu n'as pu saisir une âme au bout de ton scalpel, et tu en conclus que ma vie n'est que matière? Va-t'en!

« Va-t'en trouver ceux qui se méprisent assez pour abdiquer l'honneur de la vie humaine ; moi je suis un homme, je ne prétends pas être traité comme un animal. Dût ta science déshonorée soulager mon corps en faisant abstraction de mon âme, je te dirais encore : Va-t'en ! tu méconnais ma dignité ; tu insultes à la majesté de la vie. Ta médecine matérialiste n'est pas seulement l'extinction de la science, elle est la dégradation de l'homme qu'elle traite comme une vile matière, elle est l'humiliation du peuple livré comme un bétail à l'opprobre de tes expérimentations ! »

Le dimanche des Rameaux, après avoir achevé de confondre la philosophie matérialiste, l'orateur termina les conférences de l'année 1863 par cette péroraison sublime :

« Ah. Messieurs, revenez, il en est temps, de toutes ces tentatives qui accumulent les nuages sur les grandes routes de l'histoire, et couvrent d'ombres épais-

ses faces les plus radieuses. Replacez au centre de l'humanité, comme au centre de toute science, le phare divin qui seul a des clartés assez vastes pour tout découvrir et tout illuminer. Avec le Verbe incarné vous aurez la science de Dieu ; avec le Verbe incarné vous aurez la science du monde ; avec le Verbe incarné vous aurez la science de l'homme. Surtout vous aurez la science de l'histoire qui se condense, se résume et s'éclaire en lui. Et, au point de vue scientifique comme à tout autre point de vue, vous aurez tout par lui, tout avec lui, tout en lui : *Omnia per ipsum, cum ipso et in ipso !* »

IX

En 1864, un grand scandale épouvanta le monde.

M. Renan venait d'écrire la *Vie de Jésus*, insultant sans vergogne à la foi de dix-huit siècles et à celle de tous les chrétiens disséminés aujourd'hui sur la masse entière du globe.

L'orateur de Notre-Dame écrasa le Judas moderne, sans lui faire l'honneur de prononcer son nom, sans même une seule fois citer son livre.

Il montra combien sont coupables et combien sont infâmes ces hommes qui, au milieu des vacillations de l'Europe, au moment où les sociétés incertaines trébuchent et chancellent par l'absence de principes et par la diminution des croyances, viennent s'efforcer de consommer la ruine du monde, et travaillent à déraciner ce qui nous reste encore de croyances et de principes.

Comme on se l'imagine bien, la presse indépendante et les libres-penseurs firent plus d'une tentative pour réfuter le système du progrès par le christianisme.

Mais ces tentatives ne furent pas heureuses, surtout celle de M. Eugène Pelletan, qui, malgré sa haute intelligence, n'a pas dû émerveiller les lecteurs de la *Presse*, lorsqu'il publia dans ce journal, en opposition aux conférences, sa *Profession de foi du dix-neuvième siècle*.

Quels pauvres raisonnements, hélas! et quelle misère.

Pour combattre le Père Félix dans la doctrine du *sacrifice*, M. Pelletan prêche la doctrine du *désir*, ce chercheur intrépide, qui fait aujourd'hui la découverte du café, demain celle du tabac, et marche sans cesse à la conquête de nouvelles jouissances.

Mon Dieu! nous voulons bien croire que M. Pelletan, réglé dans ses désirs par la sagesse même, ne dépasse jamais les bornes innocentes de la demi-tasse et du cigare; mais autorise-t-il un nombre considérable de ses contemporains, qui n'ont pas sa délicatesse et sa vertu, à désirer la bourse d'autrui, par exemple, la maison du prochain, sa femme ou son champ?

Nous ne le croyons pas.

Alors, voilà M. Pelletan bel et bien obligé, pour ne pas donner un croc-en-jambe aux lois morales qu'il respecte, de crier à tous ces gens-là: « Vos désirs sont coupables, abstenez-vous! »

Et, par le fait même il se place à côté du

révérend Père et prêche comme lui la doctrine du sacrifice.

Avouez que si une réfutation de ce genre manque de logique, elle est au moins originale.

Ce n'est pas tout.

M. Pelletan dit au Père Félix, avec la certitude de le confondre :

— Ah ! vous niez le progrès ? Mais cette montre, que vous regardez en chaire pour ne pas dépasser l'heure, à quoi la devez-vous ? au progrès de l'horlogerie. Mais votre bréviaire, mais la soutane que vous portez, mais le surplis qui la recouvre, tout cela sort de nos ateliers industriels, tout cela vous force à saluer et à remercier le progrès !

Devant cette apostrophe écrasante, l'orateur de Notre-Dame n'a plus qu'à courber le front et à s'humilier.

Bien évidemment, le jour où, comme il le demande, le progrès s'accomplira par la religion chrétienne, on devra fermer les ateliers ; l'industrie verra sa dernière heure, et le Père Félix n'aura plus ni montre, ni bréviaire, ni surplis, ni sou-

tane, — juste punition de son aveuglement et de son ingratitude !

En vérité, messieurs les libres-penseurs, vous n'êtes pas forts.

Ici vous nous donnez une preuve nouvelle de l'impossibilité de soutenir les mauvaises causes, même avec un talent reconnu.

Quand le christianisme a-t-il découragé l'industrie ? Où l'avez-vous jamais vu placer une entrave sur la route du Progrès ? Il lui ordonne seulement de ne pas s'affranchir de la loi divine, et l'empêche de se déclarer Dieu lui-même dans un excès d'impudence et d'orgueil. Est-ce là ce qui vous choque ? est-ce là ce qui fait déraisonner vos chefs d'emploi ?

Ce serait fâcheux.

Mais impossible de vous faire là-dessus la moindre concession.

« Le christianisme sauvera le progrès matériel par le progrès moral, et le progrès moral par ces vertus d'humilité et de sainteté, d'austérité et de pauvreté, de charité et d'obéissance, dont il est l'éternel foyer. La prédication du Père Félix fait des chrétiens, c'est à dire les

vrais soldats du progrès véritable ; la prédication de ses contradicteurs fait dix ou douze songe-creux, quelques centaines de démagogues, et des milliers de pourceaux d'Épicure. »

C'est M. de Pontmartin qui parle, ce n'est pas nous.

Son dernier mot est vif, mais il nous semble aussi bien appliqué que possible à la circonstance.

X

Il y a neuf ou dix ans, vers la mi-avril, deux voyageurs traversaient en chaise de poste un village du département du Nord.

Le postillon les arrêta devant une hôtellerie d'assez confortable apparence, où se trouvaient les chevaux de relais.

Nos voyageurs descendirent de voiture, entrèrent dans la salle commune de l'hôtellerie, et virent toute une famille disposée à se mettre à table. C'étaient les maîtres de la maison avec leurs en-

fants. Ils allaient dîner, n'attendant plus personne.

Midi sonnait à la paroisse.

Le père debout, la tête nue, récitait à haute voix l'Angelus. A l'aspect des étrangers, il s'interrompit au milieu d'un *Ave Maria*.

— Continuez, mon ami, nous prierons avec vous, dit le plus âgé des voyageurs, ôtant son chapeau et faisant le signe de la croix.

Quand l'Angelus fut achevé, le même voyageur, se débarrassant d'un manteau de voyage, découvrit une soutane violette. Aussitôt chacun de s'incliner profondément, avec une espèce de crainte mêlée de vénération.

L'hôtelier normand et sa famille se trouvaient en présence d'un évêque belge, qui venait de Paris et regagnait son diocèse, accompagné d'un vicaire-général. Il n'avait pas pris le chemin de fer, ayant à s'arrêter sur la route dans plusieurs localités éloignées des stations.

— Pouvez-vous nous donner à dîner, mes enfants? demanda le prélat.

— O mon Dieu ! dit la femme confuse, nous n'avons rien qui soit digne de monseigneur...

— Comment donc? voilà devant vous une soupe maigre à la crême fort appétissante. Avec cela qu'allez-vous nous offrir? J'aperçois un plat de haricots, très-bien ! Vous avez des œufs, n'est-il pas vrai? Pour un jour de mercredi-saint, cela est suffisant. Voulez-vous nous admettre à votre table?

Oh! Monseigneur, dit le mari, nous allons vous céder la place ; jamais nous n'oserons....

— Mon ami, fit l'évêque, en lui donnant une petite tape sur l'épaule, vous êtes bon chrétien, chose rare dans une auberge. Votre femme et vos enfants vous ressemblent. Mettez mon couvert à côté du vôtre, l'honneur est pour moi.

Il fallut céder.

Peu à peu l'embarras de ces braves gens disparut devant l'affabilité paternelle de monseigneur. La femme qui ne mangeait pas, — d'abord parce qu'elle vaquait au service, ensuite parce qu'elle semblait préoccupée et faisait à son

mari des signes, que celui-ci ne comprenait pas, ou dont il hésitait à tenir compte, — la femme, disons-nous, s'enhardit jusqu'à demander au prélat :

— Vous arrivez de Paris, Monseigneur. Avez-vous entendu parler du Père Félix ?

— Non seulement j'en ai entendu parler, répondit l'évêque, mais j'étais un de ses auditeurs aux deux dernières conférences de Notre-Dame.

— Est-ce donc vrai, reprit l'hôtelière, dont la voix tremblait d'émotion, qu'il attire la foule et fait autant de bien qu'on le dit ?

— Le Père Félix, ma chére enfant, est le premier prédicateur de notre époque. Chaque dimanche, pendant le carême, il rassemble autour de lui tout ce que la capitale a de personnages distingués. Le parvis Notre-Dame est encombré d'équipages, et rarement on a vu pareille affluence, même aux jours du plus grand succès des Pères Lacordaire et de Ravignan. Je regrette beaucoup d'être rappelé dans mon diocèse pour les fêtes de Pâques, car j'aurais voulu voir la commu-

nion qui termine la retraite pascale; on assure que des milliers d'hommes, convertis par le célèbre orateur, s'approchent de la table sainte. Mais, ajouta l'évêque, en regardant ses hôtes, vous semblez prendre un intérêt particulier au Père Félix; le connaissez-vous donc?

— C'est mon beau-frère, dit l'hôtelier.

— C'est notre oncle, dirent les enfants.

Oh! comme vous nous rendez heureux! s'écria la maîtresse de la maison. Je suis sa sœur, et il m'écrit souvent; mais il ne me raconte jamais rien de ce que vous venez de nous dire.

Toute la famille pleurait et souriait à la fois. L'évêque et son grand-vicaire ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes.

Cette anecdote, que nous certifions authentique, est bien aussi intéressante que la plupart de celles dont les chroniqueurs du journalisme nous gratifient chaque jour.

XI

En 1868, le Père Félix a traité la question de l'art et du beau, au point de vue chrétien. Il est presque superflu d'analyser cette phase nouvelle du *Progrès par le Christianisme*, car les conférences imprimées de l'orateur sont dans toutes les mains.

Nous dirons seulement une chose profondément vraie.

Si quelqu'un au monde peut comprendre l'apôtre de Notre-Dame; si quelqu'un est digne de s'élever à la hauteur de la religion du Christ, et se rapproche par sa nature même des nobles élans qu'elle inspire, c'est l'artiste.

Et par artiste nous entendons tout ce qui se donne la main dans la sainte confraternité des lettres et des arts.

Remuez de fond en comble la société moderne ; cherchez dans le matérialisme où elle se plonge et dans les profondes

ténèbres qui l'environnent un rayon, un éclair, un sentiment pur et dévoué, ce rayon sera dans l'âme de l'artiste, cet éclair jaillira de ses yeux, ce sentiment vous le trouverez dans son cœur.

A côté du prêtre dont la vie tout entière n'est que charité et sacrifice, à côté du chrétien qui va droit aux misères de ce monde et s'applique à porter secours à toutes les infortunes, où rencontre-t-on la bienveillance sérieuse, la sympathie efficace, la douce compassion qui soutient, relève et console?

Chez l'artiste.

Dans le malheur il vous nomme son frère.

En face de l'injustice il prend votre défense.

Au milieu de la ruine il vous apporte son appui.

Que le veau d'or, cette idole du siècle, empruntée aux Juifs, vous renverse et menace de vous écraser; que les séides aux gages de la corruption vous frappent et vous dépouillent, l'artiste accourt à votre aide, le cœur ouvert, la main tendue.

Nous en savons quelque chose.

Et au bonheur de le proclamer, nous voudrions joindre, artistes, nos frères, celui de vous rapprocher de l'Evangile dont vous suivez naturellement les préceptes, de la croix qui vous attire malgré vous, et du ciel dont les plus sublimes rayonnements correspondent à vos âmes!

Comme vous le disait le Père Félix dans son magnifique langage, le ministère de l'art, sa grande fonction sociale est de perfectionner la vie humaine et de la rapprocher de son idéal, qui est Dieu. Elever l'homme en l'attirant vers les hauteurs, voilà votre vocation sublime. Il vous appartient de donner la tonique et la dominante dans le grand concert des âmes. Détournez nos yeux et les vôtres des réalités ténébreuses et triviales. En haut nos cœurs avec vos cœurs : *sursum corda*...

« Que les artistes, les littérateurs, les poëtes se laissent dire cette vérité qui leur est glorieuse ; qu'ils sachent la comprendre et la pratiquer.

« Elevez les cœurs, élevez les cœurs! vous élèverez l'humanité tout entière.

« Ah! nos cœurs penchent, ils s'affais-

sent sous la pression de tous les sensualismes que les souffles de ce siècle font passer sur nous. Nous étouffons dans cette épaisse atmosphère! Ne voyez-vous pas comment partout les choses basses, viles et quelquefois immondes, attirent nos cœurs ainsi que nos regards, et y développent, d'une manière qui épouvante, les tendances ravalées et grossières? Qui viendra rehausser nos affections en relevant nos cœurs vers les sublimes choses? qui viendra nous arracher aux dégradations et aux décadences de l'amour? qui nous fera aimer le pur, le saint, le beau, l'invisible, l'infini, Dieu lui-même?... Artistes, si vous le voulez, ce sera vous. Cette vocation, c'est vraiment la vôtre. Vous passionner noblement, et les multitudes avec vous, pour tout ce qu'il y a de grand, de beau, de divin, voilà ce que l'art lui-même exige de vous, car on n'est pas un grand artiste sans un sublime amour. »

Le Père Félix attaque ensuite énergiquement ces théories artistiques qui tendraient à précipiter l'art sur tout ce qui est infime, vulgaire, grossier, *réel*, et rien que *réel*.

« Vraiment, dit-il, cela n'a qu'un nom

dans la langue française; cela n'est pas seulement l'abdication de la vocation et la trahison de l'humanité, c'est la profanation de l'art et la prostitution du génie!

« Le Génie, ô vous qui êtes marqués de son signe et brillez de son éclat, dites, pourquoi donc l'avez-vous reçu du ciel? Pourquoi êtes-vous nés de la race des aigles, si ce n'est pour aller contempler le soleil? Et pourquoi allez-vous le contempler, si ce n'est pour en rapporter la lumière et en faire sur nous rejaillir les rayons? Pourquoi Dieu a-t-il enfermé dans votre sein, comme la meilleure part de votre génie, un cœur riche d'amour, capable des affections les plus célestes et des aspirations les plus saintes, si ce n'est pour passionner nos cœurs avec les vôtres des plus purs et des plus chastes amours? Et pourquoi dans la souplesse et dans l'habileté de votre main d'artiste, cette faculté presque divine de créer la beauté idéale, qui est le charme sacré de votre intelligence et de votre cœur, si ce n'est pour nous élever avec vous vers ce qu'il y a de plus sublime, de plus saint, de plus céleste, de plus parfait, en un mot de plus idéal? Pourquoi, dans le fond le plus intime,

le plus lumineux et le plus pur de votre génie lui-même, ces aspirations, ces essors vers les beautés du ciel, ces mélancolies vers les laideurs de la terre, et cette insatiable passion d'admirer et de faire admirer tout ce qui reflète Dieu et nous rapproche de l'infini? Pourquoi, si ce n'est pour remplir la fonction que fait Dieu, ici-bas, à tout ce qui est supérieur, c'est à dire pour élever jusqu'à vous l'humanité qui vous admire, et avec vous l'emporter vers Dieu, vers le ciel, vers sa destinée? »

Trouvez quelque chose de plus admirable comme force de logique et comme éloquence chrétienne.

On verra bien si le Réalisme ose répondre.

Que la boue, si elle peut, monte jusqu'à l'étoile!

XII

Cette année, enfin, le Père Félix a posé, pour ainsi dire, le couronnement de son œuvre, en développant la thèse du *Progrès par l'Église.*

Nous n'avons reproduit que d'une manière imparfaite le tableau merveilleux de l'affluence qui se presse autour du Père Félix, pendant les jours de la retraite.

Cédons de nouveau la parole à M. de Riancey, dont la voix aura plus de retentissement que la nôtre.

« Suivez, dit-il, par une de ces froides soirées, que le printemps semble réserver à la semaine sainte en souvenir du texte sacré, — *etenim frigus erat*, — suivez la foule qui se hâte et qui, accourue de tous les points de la capitale, se déroule sur les quais et sur le parvis de Notre-Dame pour s'engloutir sous les voûtes immenses de la vieille basilique. Entrez, fendez les flots pressés de ces trois ou quatre milliers d'hommes appartenant à toutes les classes de la société, élite de l'intelligence, de l'art, du savoir ; magistrats, hommes d'épée, administrateurs ; jeunes gens dans toute l'ardeur et la fougue de leur âge, fronts mûris par le travail et l'expérience, têtes blanchies au service du pays et à la pratique du pouvoir ou des affaires. Ils ont envahi, sans tumulte et avec un respectueux empressement, les vastes espaces de l'an-

tique métropole, et, sous la lueur vacillante des lampes, en face d'un sanctuaire presque dépouillé par la tristesse de ces grands jours, devant les insignes reliques de la passion du Sauveur, devant ce bois de la croix, devant ce clou du supplice, devant cette couronne d'épines, diadême du Roi des rois au gibet, ils font silence et ils attendent.

« Au signal d'une petite cloche agitée près de l'autel, un chant s'élève, inauguré par des voix fraîches et pures, repris aussitôt par le solennel et grave concert de la multitude, c'est le chant du repentir, c'est l'élan des cœurs brisés, c'est le cri de la douleur et de la contrition, c'est le *Miserere*.

« Comme harmonie divine et comme harmonie humaine, j'ose le dire, rien n'est supérieur à ces accents.

« Je ne veux pas descendre dans le secret des consciences, mais je sens que ce secret éclate dans les vibrations de chaque poitrine. Il y a des retours profonds, il y a des élancements surnaturels, il y a des résolutions hardies, il y a des déchirements salutaires, il y a des angoisses et il y a des délivrances, il y a

des vœux et il y a des larmes dans ces modulations magiques, que règle et domine la sainteté de la liturgie. Puis tout cela se mêle sans se confondre, tout cela s'unit sans se perdre, tout cela s'élève et monte dans un ensemble prodigieux. Ce sont les âmes elles-mêmes qui percent les voûtes et qui vont à Dieu.

« J'ai vu des incrédules, de pauvres esprits forts, des têtes légères comme la feuille qui tournoie au vent, je les ai vus rester stupéfaits à cette audition.

« Au dehors, ils s'en tiraient en invoquant la magie de l'art, la majesté des masses soutenues par la puissance de l'orgue. Au fond ils s'avouaient qu'il y a là autre chose qu'un effet de choristes, et ils sentaient malgré eux les mouvements intérieurs, les échos du remords, les impulsions de la grâce, la vie enfin, la vie chrétienne et divine, qui ébranle, qui anime et qui palpite.

« Le chant terminé, — et nul n'est venu pour ce chant, — un prêtre paraît dans la chaire.

« Toute cette multitude est accourue pour lui.

« Cette chaire, c'est la chaire des Du-

panloup et des Lacordaire. L'œuvre qui se poursuit, c'est l'œuvre de cet autre prince des orateurs sacrés, le Père de Ravignan, et cette œuvre est la retraite annuelle préparatoire à la communion pascale. Le prédicateur, c'est encore un jésuite comme le Père de Ravignan, c'est son disciple, son frère, c'est le Père Félix.

« Oui, une retraite à Notre-Dame en plein dix-neuvième siècle!

« Une retraite exclusivement pour les hommes, pour les hommes de ce Paris, la première ville du monde, et de ce siècle, le plus audacieux des siècles, c'est le vrai triomphe de l'éloquence sacrée. »

M. de Riancey a raison.

S'il reste à ajouter quelque chose à cette belle page, c'est que le Père Félix prêchant la retraite, est plus admirable encore s'il est possible, et plus sublime que dans ses conférences.

Il montre la même force de logique, doublée du sentiment pieux et de l'onction de la grâce qui touche et qui entraîne. On a vu ce noble auditoire des retraites pascales tantôt pleurer et frémir,

tantôt s'électriser jusqu'à ces élans soudains d'enthousiasme, qui partout ailleurs annoncent les bravos, et qui ne sont contenus à Notre-Dame que par la majesté du tabernacle.

A la fin de cette retraite, le prédicateur semble quelquefois sur le point de succomber.

Mais le zèle de l'apostolat fait un prodige et le ranime.

Des ressorts énergiques, des ressorts nouveaux et miraculeux se détendent, doublent ses forces et lui donnent le courage surhumain de consacrer les heures qui lui restent après la prédication, même les heures de la nuit, à confesser les hommes, dont la foule assiége sa porte.

« — Ne vous occupez pas de ma fatigue, Messieurs, leur dit-il. La fatigue n'est rien, la grâce est tout. Moi je ne m'occupe que de vos âmes, et je vous les demande pour les donner à Dieu. »

530 — Paris. — Imp. H. Carion. r. Bonaparte, 64.

EN VENTE :

Jules Favre.
Victor Hugo.
Berryer.
Le Père Félix.
Balzac.
Châteaubriand.
Odilon Barrot.
Villemessant.
Dumas père.
Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).
Auber. — Offenbach.
Rosa Bonheur.
Emile de Girardin.
Mgr Dupanloup.
Rose Cheri. — Bouffé.
Timothée Trimm.
Gérard de Nerval. — Eugène Guinot.
Gavarni.
Théophile Gautier.
Crémieux.
Garibaldi.
Sainte-Beuve.
Paul de Kock,
Jules Janin.
Barbès.
Lacordaire.
Guizot.
Lamartine.
Béranger.
Lamennais.
Charles Monselet.
Ponsard.
Augustine et Madeleine Brohan.
Cavour.
L'Impératrice Eugénie.
Bismark.
Ingres.
Alphonse Karr.
Mazzini.
Canrobert.
François Arago.
Armand Marrast.
Havin.
Méry.
Victor Cousin.
Mme Arnould Plessy.
Elie Berthet. — Etienne Arago.
Arnal. - Adolphe Adam.
Cormenin.
Melingue.
Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64. rue Bonaparte.

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Cent.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

OCTAVE FÉRÉ
LACHAMBEAUDIE

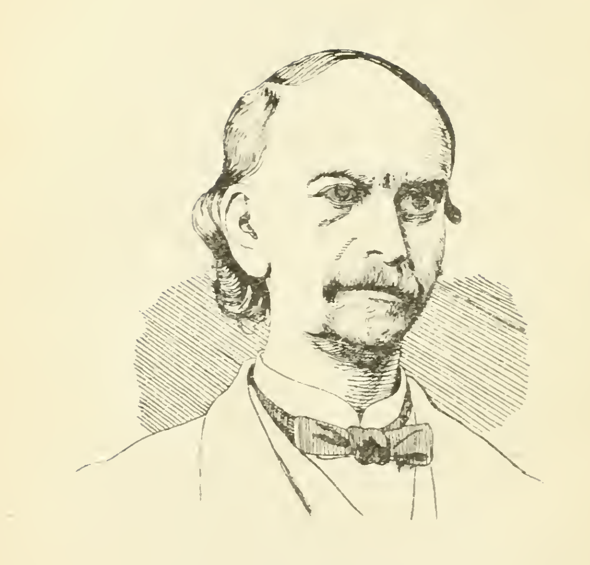
TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger

1871

OCTAVE FÉRÉ



OCTAVE FÉRÉ.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle.

OCTAVE FÉRÉ LACHAMBEAUDIE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

130

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'etranger

—

1871

OCTAVE FÉRÉ

Voici un littérateur auquel nous ferons place, en écartant quelques-uns de ses confrères, qui s'imaginent peut-être avoir de meilleurs titres à figurer dans cette galerie contemporaine.

Le motif de notre préférence est bien simple.

M. Octave Féré compte au nombre des rares écrivains de l'époque, dont la plume a toujours eu l'honnêteté pour base et la moralité pour guide.

Né à Tours, le 10 octobre 1815, il vint très-jeune en Normandie, et y fut

élevé par deux femmes d'un grand sens. mais qui ne voulaient pas le voir pleurer,—sa mère et sa marraine.

Celle-ci, la marquise du Deffant, ruinée par le vandalisme de 93, n'avait absolument perdu que sa fortune, et ne dérogeait à son nom illustre ni par la délicatesse exquise des manières, ni par l'esprit, ni par le cœur. Elle avait un système à elle pour sécher les larmes de son filleul : la spirituelle et digne femme le berçait avec les contes fantastiques et merveilleux du pays.

L'imagination de l'enfant s'imprégna de ces histoires, et elles s'implantèrent si vivement dans son souvenir, qu'il put les raconter toutes l'une après l'autre, quinze ans plus tard, et publier un très-intéressant volume intitulé : *Légendes et traditions de la Normandie.*

Ce ne fut pas néanmoins sa première œuvre.

Au collége de la Flèche, où on l'envoya commencer ses études ; il était déjà possédé du démon de la plume, et, au lieu de traduire une version de l'*epitome historiæ sacræ*, il composa une co-

médie en plusieurs actes. Quel pouvait bien être le sujet de cette conception dramatique un peu hâtive? il ne pourrait pas le dire aujourd'hui lui-même. Toujours est-il que cela devait être gros de révolte, car ses maîtres, en parcourant le manuscrit, le qualifièrent de *pamphlet*.

Sans les pleurs et les supplications de sa mère, Octave eût été chassé du collége, comme un écrivain dangereux.

Ce titan rebelle, ce pamphlétaire précoce avait neuf ans.

Il acheva ses études au collége de Versailles. La chère marraine venait de mourir; les temps étaient durs, la maison n'était pas riche; il fallait songer à gagner sa vie: le voilà précepteur à dix-sept ans, et gâté, de compagnie avec le marmot confié à ses soins, par une excellente famille, qui lui rend encore aujourd'hui en estime et en affection ce qu'il donnait à son élève en dévouement et en soins assidus.

Mais le démon taquin, qui lui avait inspiré sa première comédie, chercha perfidement à l'entraîner du côté où la

bourse se vide et ne se remplit pas.

Je veux dire qu'il le jeta dans le casse-cou de la littérature.

Le directeur d'un petit journal parisien, auquel il envoyait des articles du fond de la province, lui fit la proposition insidieuse de lui confier la rédaction de sa feuille hebdomadaire. Octave accepte avec enthousiasme, et le voilà se débattant dans la mêlée, entre la notoriété littéraire qui commence et la gène matérielle qui vient toujours prendre les débutants à la gorge.

Son directeur exigeait beaucoup de travail ; mais il ne payait pas la rédaction, et pour cause, le pauvre homme!

Ceci se passait en 1839.

Octave travaillait à une demi-douzaine de follicules et mourait de faim six jours de la semaine. Quelques-uns de ses collaborateurs s'en souviennent encore aujourd'hui, car c'était la destinée commune.

Demandez à Lachambeaudie, cet autre rameur et rimeur opiniâtre !

Vie singulière des petits journaux, vie toujours ancienne et toujours nou-

velle, où l'on attend un abonnement pour aller dîner. Il faut voir comme on interroge, comme on palpe les lettres apportées par le facteur, et comme on reconnaît au toucher celles qui contiennent un mandat sur la poste!

Fatigué de cette lutte pénible, où la faim s'interpose entre le travail et la gloire, Octave alla rédiger un journal à Dieppe.

Là, si les appointements étaient maigres, on les payait du moins avec une régularité scrupuleuse. Et puis, à vingt ans, quand on a le soleil dans les yeux et dans le cœur, il est si facile de vivre!

Doué d'un véritable talent de journaliste, honnête, spirituel sans acrimonie, piquant et léger sans blesser ni les mœurs ni les personnes, Octave Féré passa bientôt à Rouen, où on lui confia la rédaction du *Mémorial*, et où, quelques années plus tard, il obtint un triomphe de librairie, dont sa bourse et celle de son éditeur se souviennent agréablement. Les *Mystères de Rouen* eurent trois éditions coup sur coup, et ces deux volumes se vendirent à aussi

grand nombre que ceux d'Alexandre Dumas ou de Paul Féval, ces matamores du roman moderne.

Succès de province tant qu'on voudra, c'est un succès.

Un autre volume, intitulé *Mosaïque*, fit également sa trouée littéraire. Notre infatigable rédacteur écrivait de la politique à droite, du roman à gauche, et jetait au milieu des articles pleins de verve et de finesse, que le *Sylphe*, délicieux petit journal, né un beau jour à côté de la grande feuille, sa sœur, ramassait gaiement pour enrichir ses colonnes hebdomadaires.

En 1848, le gérant-propriétaire du *Mémorial*, effrayé de l'agitation socialiste, plus sérieuse à Rouen que partout ailleurs, jugea convenable d'abandonner la partie et la maison.

Resté seul sur la brèche, plume en main et journal au vent, Octave continua de publier des articles antirévolutionnaires.

Il soutint le parti de l'ordre avec énergie et brava l'émeute.

C'était de l'héroïsme et presque de

l'imprudence, car il y avait là sa jeune femme, qui eut plus d'une fois à trembler pour son mari et pour elle-même.

Les insurgés furieux cherchaient partout le hardi rédacteur.

Mais quand on entendait hurler la bande à l'une des extrémités de la rue, tous les typographes, qui avaient le mot d'ordre, éteignaient les lumières et fermaient solidement les portes. Le flot socialiste passait : on rallumait les lampes, et l'on continuait d'imprimer le journal, qui paraissait le lendemain avec un nouveau défi jeté à la révolution.

Deux fois les hordes menaçantes vinrent assaillir le domicile d'Octave, en faisant entendre ce cri sinistre :

— « A la Seine! à la Seine! »

Heureusement la police veillait à la défense du courageux écrivain. La première attaque fut repoussée par un escadron de gendarmerie, qui chargea l'attroupement le sabre au poing, et la seconde par une patrouille de garde nationale à cheval, qui dispersa les socialistes, au moment où ils commençaient à briser les portes de la maison.

Il est assez utile de prévenir ici le lecteur que ce réactionnaire fougueux, dénoncé à tous les clubs de Rouen, était bien plus sincèrement libéral que les démagogues imbéciles qui voulaient le pourfendre.

Quand Louis-Napoléon fut élevé à la présidence, le propriétaire-gérant, *revenu de la campagne*, prit parti contre le prince, et son rédacteur le quitta pour créer une autre feuille, qui soutint mordicus la nouvelle situation politique.

Octave poussa même légèrement à l'Empire.

Le *Messager de Rouen*, tel était le titre du nouveau journal, ne touchait aucune espèce de subvention.

Dans cette grande ville de Rouen ce fut, pendant une année tout entière, le seul organe bonapartiste. Il rendit d'éminents services, et son rédacteur fut récompensé par un coup de massue, que la loi de 1852 crut devoir lui asséner en plein crâne, pour le punir de conserver quelque indépendance et d'oser soutenir un candidat de son goût à la députation.

Ruiné par l'avènement d'un régime auquel il avait tout sacrifié, notre journaliste napoléonien ne sauva pas une épave du naufrage.

Sa plume seule lui restait.

Il revint à Paris, trouva quelques correspondances politiques, notamment celle de l'*Emancipation belge*, et fut chargé de la rédaction du *Bulletin de Paris*. Enfin on daigna lui offrir, en dédommagement du coup de massue signalé plus haut, une modeste place au ministère de l'intérieur.

Somme toute, la littérature se chargea presque à elle seule de payer le complément de la dette du pouvoir.

Octave Féré a d'autant mieux fait de rester fidèle à la plume que la politique et les révolutions lui ont toujours rendu en méchants tours l'aversion qu'il n'a cessé de professer pour elles.

Cette place modeste qu'il occupait depuis près de vingt ans, l'aimable gouvernement du 4 septembre est venu la lui enlever, tout d'un coup, brutalement, sans même prendre la peine de colorer la chose d'un prétexte.

Il y en avait un cependant et même assez piquant.

Dans un banquet, qui eut quelque retentissement, un certain philosophe ecclectique, cachant sa tête de frère et ami sous une peau de philanthrope, avait proclamé que les employés des services de la presse au ministère, étaient indignes d'appartenir à la Société des gens de lettres. Octave releva l'outrage, en de si bonne encre, que ce fut le bonhomme rouge qui fut obligé de donner sa démission de président de ladite Société.

Il y avait deux ans de cela; mais l'âme des philosophes est comme celle des dieux, elle a la haine tenace, et M. Gambetta, arrivé au pouvoir, s'empressa d'exécuter les basses œuvres de M. Jules-Simon Suisse et sacrifia notre écrivain à la rancune de son collègue.

Depuis quelques années les revues populaires et les journaux d'illustrations prennent Octave Féré pour leur fournisseur en titre. Il a publié plus de cent volumes, dont une partie en collaboration avec Saint-Yves, un de

nos plus spirituels vaudevillistes, et, ce qui ne gâte rien, un des hommes les plus aimables, un des cœurs les plus dévoués de ce siècle.

Nous connaissons de Saint-Yves des actes de dévouement et de vertu, que le prix Monthyon n'est pas venu couronner, parce que l'auteur de ces actes admirables les cachait avec trop de modestie.

Voici les œuvres de nos collaborateurs.

Nous les unissons dans une liste fraternelle. Il n'y a pas à craindre que le public attribue à l'un ce qui appartient à l'autre, puisqu'il suffit, en littérature (excepté dans la fabrique Dumas) d'ouvrir un livre pour en reconnaître le père.

Donc, messieurs, démêlez vos enfants ; je les cite pêle-mêle :

L'*Abbaye de Saint-André*,—*Thérèse la sorcière*,—la *Fille de l'orfèvre*,—le *Capitaine Hector*. — la *Vipère noire*, — les *Mystères du Louvre*,—les *Deux apprentis*, — la *Margarita*,—le *Spectre de Pavie*, — l'*Homme au masque de fer*,—*Fualdès*,— la *Dame de Mornas*, — la *Nonne san-*

glante,—le *Roi des Truands*,—le *Soupçon du Roi*, — les *Sept Etoiles de Bohême*, — *Aventures d'un Impresario*,—les *Chevaliers errants*, — les *Invisibles*,—la *Chanteuse de marbre*,—la *Cour des Miracles*,— la *Rose d'Ivry*,—les *Trabucayres*,—*Jean l'Ecorcheur*, — le *comte de Bonneval*, — *Cardillac*, — les *Buveurs d'absinthe*, — le *Mari de la Tzarine*, — la *Chasse de Marly*,—la *Grande Guerre*,—le *Docteur Vampire*, dix autres encore, — et *Garibaldi*, le livre le plus impartial et le plus complet qui ait paru sur la question et sur la guerre d'Italie.

On aurait pu croire que les débuts d'Octave Féré au collége de la Flèche le conduiraient au théâtre plutôt qu'au livre; mais il n'a pu, comme beaucoup d'autres, se plier à l'esprit d'intrigue nécessaire avant tout dans les coulisses.

Tout son bagage dramatique se réduit à une vingtaine d'actes, joués tant à Paris qu'en province.

Maintenant que nous avons parlé du littérateur, il faut dire que l'homme a droit à un éloge exceptionnel pour l'aménité de son caractère et sa bienveil-

lance extrême. Si longtemps mêlé à la polémique ardente du journalisme, et cela dans les circonstances les plus difficiles et les plus délicates, il a été parfois abandonné par ses alliés, mais tous ses antagonistes sont devenus ses amis.

Trouvez beaucoup de personnages dans la presse moderne, dont on puisse en dire autant.

10 avril 1871.

Post-Scriptum. — Cette notice était imprimée, quand M. Saint-Yves, ayant appris que nous n'étions pas fixé nettement sur la paternité des œuvres littéraires mentionnées ci-dessus, nous écrivit (ô Alexandre Dumas, je vais scandaliser ton ombre!) que presque tous ces romans appartiennent à M. Féré seul, et que M. Saint-Yves ne réclame une part de collaboration que dans ceux qui ont pour titres : le *Comte de Bonneval,* — *Jean l'Ecorcheur,* — les *Trabucayres,* — la *Rose d'Ivry,* — la *Cour des miracles,* — la *Chanteuse de marbre,* — les *Invisibles,* et les *Chevaliers errants.*

Octave, de son côté, nous prie de constater qu'une demi-douzaine de ses autres ouvrages ont été également écrits en participation avec divers confrères.

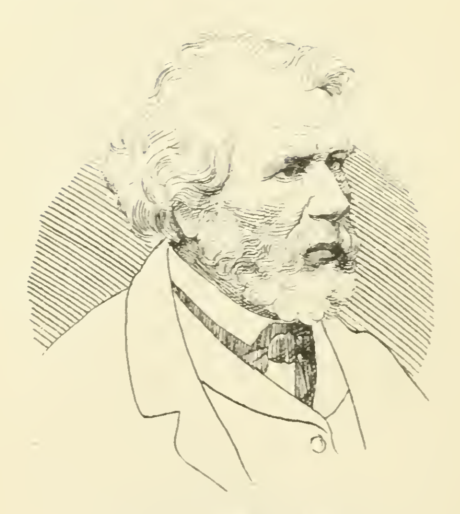
Mais pendant que nous traçons ces lignes, la mort, plus hâtive que l'imprimeur, a rompu l'association fraternelle d'Octave Féré et de Saint-Yves. Leur œuvre récente, le *Mari de la Tzarine*, aura été aussi la dernière faite en commun.

Le 23 juillet 1871, Saint-Yves atteint d'une maladie chronique des entrailles, fut enlevé dans une crise terrible et soudaine.

Ainsi se brisent, hélas! toutes les choses de ce monde, même les amitiés sûres et les affections étroites. Le roman de la vie n'admet point les dénouements complaisants de l'imagination, et les rêveurs les plus charmants se réveillent dans la dure réalité.

FIN.

LACHAMBEAUDIE



LACHAMBEAUDIE.

LACHAMBEAUDIE

Au milieu de la horde impudente des hommes de mensonge, pourquoi trouvons-nous un esprit sympathique, un cœur honnête, un nom cher aux lettres et à la France? Le poëte auquel nous consacrons ces pages a été la dupe évidente de ses collègues en socialisme. Trompé par de faux apôtres, il a cru à leurs grandes phrases, parce qu'il avait de grands sentiments.

Il est égaré, mais il n'est point coupable.

Pierre Lachambeaudie vint au monde en 1806, à Sarlat, chef-lieu d'arrondissement de la Dordogne, et patrie du célèbre traducteur de Plutarque, honoré au seizième siècle de l'amitié de Montaigne (1).

Son père, simple paysan de la banlieue de cette ville, était un homme à peu pres dénué d'instruction, mais possédant au plus haut degré cette intelligence pratique et cette finesse native qui sont l'apanage des enfants de la Gascogne. Il cultivait, comme métayer, la portion la plus considérable d'une ancienne terre seigneuriale, et jouissait d'une certaine aisance relative, qui le faisait presque passer pour riche aux alentours. On l'appelait *monsou* Lachambeaudie à cinq lieues à la ronde.

Ce titre honorifique et les saluts qui l'accompagnaient montèrent la tête au brave laboureur. Il s'exagéra son importance et afficha le dédain le plus profond pour les travaux champêtres, afin sans doute que chacun pût con-

(1) Etienne de la Boétie.

clure qu'il était digne de s'élever à une condition plus haute.

Le cher homme eut tout naturellement d'ambitieuses visées à l'endroit de sa progéniture.

Pierre, à l'âge de six ou sept ans, fut envoyé à l'école et ne vagabonda point avec les petits pâtres dans les prés ou sur la lisière des bois. C'était un enfant plein d'intelligence, pétulant, vif à l'excès, mais ayant de singuliers retours de rêverie et de contemplation. Voici quelques vers écrits par lui sur son enfance. On y voit percer déjà son candide socialisme.

Un usage bien doux régnait dans mon jeune âge :
Tous les jours les enfants, munis de leur bagage,
Se rendaient à l'ecole, et, suivant la saison,
Sur une longue table ils versaient à foison,
  Figues, raisins, gâteaux, fromage,
  Pains de maïs, de seigle, de froment.
Chacun selon son goût s'en donnait librement.
Les plus riches, pour tous, puisaient dans leur corbeille
Les debris delicats du souper de la veille;
Et, si l'enfant trop pauvre à la communauté
    N'avait rien apporté,
On choisissait pour lui, sans blesser sa misère,
  Les morceaux les plus savoureux.
Comme nous nous aimions! que nous étions heureux!
Aussi, chaque matin, le maître, à l'œil sévère,
Me voyait dans sa classe arriver sans retard,
Non pas pour les leçons, que je ne savais guère,
Mais pour ce doux festin où tous nous avions part,

L'auteur se calomnie, en insinuant qu'il sacrifiait l'étude à la gourmandise. Moins de deux années après, son magister, le ramenant un soir à la ferme, se prit à dire sur un ton fort humble :

— En vérité, papa Lachambeaudie, je volerais les mois d'école si je conservais ce garçon-là. Je n'ai plus rien à lui enseigner.

— Bah ! fit le paysan.

— Vous pouvez me croire. C'est dommage ! Si je savais un peu de latin, je le pousserais loin.

— Peste ! du latin... J'y songerai, fit le laboureur. Eh ! pardine, sans aller plus loin, nous avons monsieur le curé ! un homme à latin, celui-là, — qu'en dites-vous ? Je vais au presbytère lui toucher deux mots de la chose.

Il s'affubla de son frac des dimanches et se dirigea vers la maison du pasteur. Celui-ci connaissait l'enfant. Plus d'une fois il avait fait l'éloge de son application merveilleuse, de son naturel doux et de son intelligence précoce. Il consentit à le prendre pour

élève. Le lendemain, Pierre entrait à la cure.

Et, puisque nous y sommes, adressons en passant aux prêtres de nos campagnes, tous hommes sages et disposés à faire accueil au vrai comme au juste, une remarque dont ils apprécieront la justesse. Pour eux c'est un point d'honneur de peupler les séminaires de sujets de leur choix, dont ils devinent les talents, qu'ils instruisent gratis, et qu'ils forment, nous le savons bien, pour la gloire du sacerdoce. Mais, hélas! que deviennent la plupart de ces petits paysans, arrachés à la glèbe paternelle? Ils deviennent des Pierre Dupont, des Raspail et des Lachambeaudie.

Presque toujours, à côté de l'intelligence, la nature place les passions vives. Un instant comprimées sous l'habit du lévite, elles éclatent plus tard avec violence. Mauvaises conseillères, elles chassent ordinairement la foi pour la remplacer par le doute. Alors surgissent au milieu de nous ces apôtres d'une religion nouvelle,

qui préconisent la satisfaction des sens, le matérialisme et le partage des richesses. Ils prêchent ce joli dogme avec toute l'onction qu'ils ont puisée dans le sanctuaire. Leurs allures évangéliques ne se perdent pas ; ils les conservent dans cet apostolat de mensonge, et séduisent aisément le peuple, qui s'émerveille de voir les fausses doctrines, habillées comme les véritables, se présenter avec un air de candeur, avec une apparence de conviction profonde. Voilà ce que vous gagnez à vous mettre à la recherche des intelligences enfouies et à prendre ces jeunes villageois à l'agriculture pour les jeter hors de leur condition sociale. Ils font usage des armes que vous leur avez mises entre les mains ; ils les tournent contre la religion, contre la société.

Beati simplices. — Cherchez les simples pour les envoyer à l'autel. Bornez-vous à élever des passereaux : Dieu saura bien trouver les aigles, s'il en a besoin pour maintenir son œuvre.

Sous la tutelle du bon prêtre qui se chargeait de le diriger dans ses études,

Pierre Lachambeaudie ne tarda pas à faire des progrès rapides. Le sentiment chrétien se développait dans son cœur en même temps que la science. D'une piété séraphique, il servit la messe jusqu'à l'âge de quinze ans, bien décidé à la dire lui-même un jour.

Quant au métayer, son père, légèrement gangrené par cette propagande irréligieuse qui, toujours en lutte avec les congréganistes de l'époque, répandait le *Voltaire des campagnes* à des milliers d'exemplaires, il ne vit pas sans un certain déplaisir la vocation de son fils. Néanmoins il se dispensa d'y mettre obstacle, et répondit, en véritable esprit fort, à ceux qui lui adressaient quelques observations à cet égard :

— Que voulez-vous? les prêtres nous vendent les enterrements et les baptêmes, c'est un commerce comme un autre.

Le curé n'était pas très-bon latiniste ; mais il avait de la littérature. Il possédait surtout un trésor inappréciable aux yeux du jeune élève, c'est-à-dire

trois ou quatre cents volumes, parmi lesquels les ouvrages théologiques ne tenaient qu'une place médiocre. Or, le premier livre qui tomba dans les mains de l'enfant le transporta d'enthousiasme. C'étaient les *Fables* de La Fontaine. Il consacrait à cette lecture tout le temps que lui laissaient les versions, les thèmes et l'exercice de ses devoirs pieux, qu'il remplissait avec une exactitude entière. Bref, il s'éprit pour les fables d'une passion réelle. Essayant d'abord de rimer, à l'exemple du *bonhomme*, quelques sujets simples puisés dans son imagination d'enfant ou dans ses lectures, il fit voir ce premier essai poétique au curé, qui se hâta de lui apprendre les règles de la prosodie. C'était un encouragement formel.

A onze ans, Pierre avait déjà composé tout un recueil de fables.

Mais, en ce monde, tout n'est qu'heur et malheur. Un jour, le hasard fait tomber sous les yeux de Lachambeaudie père certain manuscrit sur papier vélin, copié soigneusement et cousu

de faveurs roses. Le paysan curieux ouvre ce cahier splendide, orne son nez de besicles, et se met à parcourir les premieres pages, afin d'examiner par lui-même le sujet d'étude auquel son fils consacre ses heures de loisir. Il s'attend à trouver quelque passage d'histoire ou quelque analyse de catéchisme. On juge de son ébahissement lorsqu'il se voit transporté dans un monde fantastique, où discourent les bêtes, les arbres, les fleurs, jusqu'aux légumes. Rien ne lui semble plus absurde au monde, il entre dans une colère épouvantable.

— Ici, gueusard! crie-t-il en apostrophant Pierre. *Cap dé dious!* (on frémissait dans la maison quand il proférait ce juron terrible) tu vas me dire où tu as pris ces bêtises-là?

— Des bêtises, père!... mais ce sont des fables! murmure notre héros intimidé.

— Hein? dis plutôt que ce sont des mensonges, des contes à dormir debout. Si c'est Dieu possible! des bêtes qui parlent absolument comme moi,

ni plus ni moins ! reprend le métayer quelque peu radouci.

— Je vous assure, père...

— Silence ! Oserais-tu dire que M. le curé t'a donné de pareils devoirs ?

— Non, mais il m'a permis...

— Tu n'es qu'un menteur ! Où as-tu pêché ces inventions ?

— Nulle part. C'est moi qui les ai faites, père.

— *Cap dé dious !* tu as donc le cerveau timbré, malheureux ! dit le villageois, rendu par cette réponse de l'enfant à toute la violence de son courroux. Tiens, voilà ce que j'en fais de tes fables !

Un feu de sarments flambait dans la cheminée, il y jette le manuscrit à faveurs roses. Pierre s'élance pour sauver son œuvre ; mais ce trait d'héroïsme ne lui rapporte que de cruelles brûlures aux mains. Les précoces élucubrations de sa muse étaient en cendres. « Et ce fut ainsi, nous dit-il gaîment lui-même, que le tome premier de mes œuvres se trouva perdu pour la postérité. »

Notre poëte revient souvent sur ses jours d'enfance. Ecoutons-le raconter une de ses premières joies mondaines :

Voici l'histoire d'un habit,
Qui, par hérédite, jusqu'à moi se transmit.
Mon aïcul (il parvint à l'extrême vieillesse)
A sa mort seule le quitta ;
Cent fois mon père le porta
Dans les beaux jours de sa jeunesse ;
Puis votre serviteur enfant en hérita.
Messieurs, à ma pensee il apparaît encore,
Avec son drap chamois doublé de soie aurore,
Ses pans flottants et ses larges boutons.
Dans cet accoutrement, je marchais tête fière,
Me rendant a l'eglise aux jours des grands sermons.
Les basques descendaient plus bas que mes talons.
Et, battant le pavé. soulevaient la poussiere :
On riait, je ne riais point.
. . . .

L'auto-da-fé brutal dont ses chères poésies avaient été victimes ne découragea point le jeune élève. Il continua de se délasser des travaux sérieux par les douceurs de la versification. Seulement il ne laissait plus traîner ses œuvres, dans le but louable de ne point offusquer l'intellect paternel, décidément rétif aux fictions de la Fable.

A l'âge de quinze ans, il fut reçu

dans un collége ecclésiastique, où il acheva ses études. Sur les entrefaites, le curé qui avait été son premier maître vint à mourir. Pierre n'avait plus les conseils du saint homme pour le diriger pendant les vacances. L'orage des passions grondait, la piété suivait une marche décroissante, les rêves dangereux du sentiment trottaient dans la cervelle de notre lévite avec des rimes plus ou moins folâtres. Il déclara qu'il ne voulait plus rentrer au séminaire.

— En ce cas, dit le métayer, tu vas choisir un autre genre de commerce, mon garçon.

— Volontiers, répond le jeune homme. Il n'y a qu'un léger obstacle, c'est que je suis peu versé dans l'arithmétique. Je traduis à livre ouvert du grec ou du latin; mais pour le commerce il faut autre chose. Laissez-moi travailler quelque temps au logis paternel, afin d'acquérir les connaissances qui me sont indispensables.

— Allons, soit, puisqu'il le faut, dit le père; mais dépêchons-nous!

On le devine, l'ex-séminariste jouait tout bonnement au diplomate. Le commerce lui était antipathique, et, d'ailleurs, il tenait à ne pas s'éloigner d'une jeune paysanne du voisinage, dont le sourire avait été pour beaucoup dans sa détermination de jeter le froc aux orties. Il espérait composer pour elle une foule d'églogues et lui lire ses fables dans les prairies verdoyantes, ou à l'ombre des grands bois. Mais on découvrit le secret de ces champêtres amours. Pierre eut l'ordre de faire sa malle au plus vite et de partir pour Lyon, où il entra chez un commissionnaire d'entrepôt. Il y resta trois ans à remplir les devoirs de sa charge de commis, sans le moindre attrait, mais avec beaucoup de conscience; il se consolait en faisant des vers et cachait sa muse de fabuliste sous un voile mystérieux, impénétrable à tous les regards.

Un beau jour, il se lassa de la vie monotone du magasin. Il avait en portefeuille une assez raisonnable collection de vers, dont il brûlait de compo-

ser un volume. Ses épargnes lui permettaient ce luxe.

Imprimer son recueil dans la seconde ville de France eût été le parti le mieux entendu dans l'intérêt de sa renommée future ; il n'y songea même pas un instant. Le vieux métayer venait de mourir. Pierre avait encore en Gascogne une mère et une sœur. Il abandonna sa place pour aller les rejoindre et pour offrir à ses compatriotes la dédicace de son premier poëme. Nous ignorons si les *Essais* du jeune homme, publiés à Sarlat vers l'an 1827, obtinrent quelque vogue dans ce pays lointain : mais force nous est de déclarer que partout ailleurs ils restèrent inconnus. La faute n'en est pas au livre lui-même, où se révèlent des germes incontestables de talent (1).

Des revers de fortune accablèrent la famille de Lachambeaudie et bientôt il dut s'enquérir de son pain de chaque

(1) Une partie des pièces qu'il contient a été réimprimée dans les éditions subséquentes des œuvres de Lachambeaudie.

jour. On lui offrit un emploi dans l'administration du chemin de fer de Roanne à Lyon. Il accepta cette offre avec reconnaissance, et, quinze mois après, on l'éleva au grade de chef de service.

Ce fut le plus heureux temps de sa carrière. Ses fonctions lui donnaient quelque relâche et le laissaient assez indépendant pour qu'il pût, dans le calme d'une honnête aisance, lâcher bride au démon familier de la rime. Il devint rédacteur en chef des *Echos de la Loire*, revue poétique, à laquelle collaborait un jeune homme appartenant à une famille distinguée de la province, M. Fialin de Persigny.

En ce temps-là, vous aviez, ô poëte! l'*aurea mediocritas*, dont parle le protégé de Mécène.

Alerte et joyeux, vous marchiez sur un chemin fleuri, que n'entravait aucun obstacle et que n'embarrassaient point les ronces; mais votre génie inquiet vous poussait aux aventures.

On voit tout à coup débarquer à Saint-Etienne une troupe singulière,

dont le costume et les allures impressionnent vivement les provinciaux candides. Ces individus portent un béret rouge, une tunique bleu-barbeau, serrée à la taille par une ceinture de cuir noir, et descendant jusqu'à mi-jambe en plis froncés, avec une large bordure écarlate. Un plastron en étoffe blanche, sur lequel se lit le nom de chaque personnage, remplace le gilet absent. Tous, ainsi affublés, marchent au milieu de la population qui s'émerveille, et demande si l'on est en carnaval pour jouir gratis d'une aussi belle mascarade.

Or, ne riez pas, s'il vous plaît ! Nous sommes en présence des missionnaires, ou, si vous l'aimez mieux, des apôtres de l'église active et militante de Saint-Simon. Ils parcourent la province pour y répandre les lumières de la foi nouvelle, déclamant contre l'ordre social, contre l'Evangile, et annonçant de la façon la plus imperturbable aux esprits faibles et aux curieux, qui affluent à leurs prêches, l'émancipation de la chair, l'affranchissement de la

femme et la chute définitive et prochaine du dogme chrétien.

Les gaillards ont des poumons vigoureux, et même quelque éloquence.

Pierre Lachambeaudie se déclare leur néophyte. Nécessairement ils auront besoin d'un poëte pour chanter leur triomphe et la ruine du christianisme. Quelle magnifique occasion pour sa muse! Il brûle ses vaisseaux, se démet de son emploi et suit à Paris les hommes au béret éclatant.

Une aussi vive ardeur est appréciée de nos apôtres. On admet le poëte aux enivrantes soirées de la rue Monsigny. Là se trouvent des salons magnifiquement meublés. Vingt lustres y jettent des flots de lumière, et une foule de jeunes dames, couronnées de diamants et de fleurs, écoutent la parole sainte qui tombe des lèvres du *Père* Enfantin et de celles des *cardinaux*, Laurent (de l'Ardèche) et Michel Chevalier.

Les sermons avaient lieu entre une valse et une contre-danse. Quant aux rafraîchissements, ils sortaient de chez Tortoni.

Par malheur, cette existence enchanteresse ne dura qu'une saison. La muse de Lachambeaudie chercha vainement à glorifier le sublime apostolat de ces messieurs. D'autres vers, beaucoup moins bons que les siens, chantés par l'acteur Lepeintre jeune, étaient applaudis chaque soir au théâtre, et couvraient la secte de ridicule. Voici le couplet :

Oui, les farceurs saint-simoniques
Sont bafoués de toutes parts ;
C'est comme feu les romantiques...
Chaque époque a donc ses jobards !
Le ciel en pitié les regarde ;
Mais quel moyen de les sauver ?
Quand le bon sens descend la garde,
On ne peut plus le relever.

Bientôt le sacré collége quitta la capitale. Lachambeaudie fut au nombre de ces bizarres solitaires de Ménilmontant que les Parisiens allaient voir comme autant d'animaux curieux. On ne payait pas, la foule était innombrable.

Une fois ce couvent de nouvelle espèce fermé par ordre de police, Pierre n'eut plus d'autre ressource que d'ac-

cepter une place de maître d'étude dans une obscure pension. Les saint-simoniens s'étaient dispersés à tous les vents. Il se trouvait isolé dans la grande ville, sans relations, sans crédit, au milieu d'un véritable désert d'hommes. Ce fut un affligeant réveil pour le pauvre poëte. Enfin il comprenait qu'il avait fait fausse route et poussait un cri d'angoisse en sondant l'horizon derrière et devant lui. Le morceau que nous allons citer témoigne du trouble de son âme et du profond découragement auquel il se trouvait en proie.

J'avais quinze ans, lorsqu'un vieillard morose
Dit à mon père : « Ecoute bien,
L'art de prédire est une triste chose...
Jamais ton fils ne fera rien. »
De la boutade du vieux sage,
Incrédule, j'ai ri longtemps.
Hélas! trop bien s'accomplit le présage!
Je n'ai rien fait, et j'ai déjà trente ans.

Je bâtissais des châteaux sur le sable,
Châteaux qui ne vivaient qu'un jour
Je poursuivais un rêve insaisissable,
Un rêve de gloire et d'amour.
Après une trop longue enfance,
J'ai vu s'envoler mon printemps.
Adieu l'amour ainsi que l'espérance!
Je suis bien pauvre, et j'ai déjà trente ans.

J'aime les arts que le peuple idolâtre ;
J'aime les vers, enfants du ciel ;
J'aime la lyre et les chants du théâtre,
Et les Vierges de Raphaël.
Mais, comme un mendiant contemple
De loin les palais éclatants,
Je ne m'assieds qu'à la porte du temple;
Je suis sans gloire, et j'ai déjà trente ans.

D'autres épreuves plus cruelles encore lui sont réservées. Il renonce à son humble position de maître d'étude, qui lui fait payer par trop de souffrance et par trop de contraintes le privilége de manger tous les jours et de dormir sous un toit. Nous voyons commencer pour lui cette misérable existence, qu'il a presque continuellement traînée depuis cette époque. Il subsiste, durant une année entière, avec moins de cinquante centimes par jour, et couche, aux environs de la Halle, dans un de ces bouges connus sous le nom de garnis à la *corde*. Trente ou quarante hommes sont entassés pêle-mele dans la même chambre, sur un lit de paille. Une corde tendue leur sert d'oreiller. Mais cette épouvantable détresse ne peut éteindre la flamme inspiratrice qui brûle dans son cerveau.

Françoise d'Aubigné, devenue madame Scarron, remplaçait par une histoire le rôti qui lui manquait. Les jours où Pierre n'a pas soupé, il oublie la faim en rimant une fable, et s'endort bercé par la muse.

Un soir, il rencontre dans sa pauvre chambrée un poëte aussi à plaindre que lui. C'est Edouard Neveu, l'élégant traducteur des *Odes* d'Horace. Frères par l'intelligence et par l'infortune, ils se donnent réciproquement leurs œuvres. Lecture faite de la traduction d'Horace, Lachambeaudie improvise les tercets suivants :

Voici que le printemps raméne l'hirondelle,
Sur l'aile du zephir ; elle revient fidèle
Saluer nos prés verts et notre ciel d'azur.

La vie, ô mes amis ! n'est qu'une ombre légére,
Allons, la coupe en main, danser sur la fougère
Et couronner nos fronts des roses de Tibur !

Que dis-je ? de l'hiver souffle la froide haleine.
L'urne de mes festins, c'est l'urne de la Seine ;
Avec les passereaux je loge sous les toits...

Ah ! c'est que je rêvais en lisant ton Horace !
Et ces songes dores, que le reveil efface,
Je veux dans tes beaux vers les puiser mille fois.

Edouard Neveu mourut sur le grabat d'un hospice.

Lorsque l'inspiration dictait à Pierre des strophes comme celles qu'on vient de lire, ou quelques-unes de ces fables ravissantes que tout le monde aime, il entrait dans une bibliothèque et se hâtait d'écriré les vers nouveaux à la suite de son recueil. Il le portait sans cesse avec lui, *omnia secum portabat.* Depuis longtemps il avait perdu l'habitude des meubles et des armoires. Si les bibliothèques étaient closes, il montait chez le premier camarade venu.

Cette profonde misère n'abattait point son âme énergique, mais elle détruisit complètement sa santé. Bientôt il fallut le conduire à l'hôpital.

Le jour même où il en sortit, pâle, exténué de diète et de maigreur, le hasard lui fit rencontrer un homme qui, à son aspect, poussa un cri de surprise douloureuse et vint lui serrer cordialement la main. Pierre ne le reconnut pas d'abord. Mais, les premières paroles échangées, ce fut à son tour d'être surpris : le personnage qui

l'abordait dans la rue n'était rien moins que le *Père suprême*, — le Père Enfantin.

Dans les salons de la rue Monsigny, comme dans la retraite de Ménilmontant, le fabuliste n'avait jamais adressé la parole au chef des apôtres, et celui-ci le reconnaissait au bout de cinq années! et son œil devenait humide, en voyant les signes de misère profonde qui se trahissaient dans toute la personne du malheureux poëte!

Assurément, voilà un trait qui doit faire pardonner quelque chose au saint-simonisme.

Le père Enfantin ne se borna pas à de stériles marques de sympathie. Sa bourse fut ouverte à Pierre, et, le soir même, il donnait des ordres pour qu'on imprimât une douzaine des plus belles fables de son ex-néophyte. Celui-ci écoula promptement l'édition. Tous les *frères* d'autrefois, ayant conclu leur paix avec le juste-milieu, se trouvaient munis de places fort avantageuses. Chacun d'eux souscrivit pour douze ou quinze exemplaires.

Messieurs les directeurs du *Charivari* reçurent alors plusieurs de ses fables et les lui payerent trois francs pièce ; mais on lui imposa la condition de ne pas les signer, moyen connu de laisser le public dans l'incertitude et de faire croire que tel ou tel autre était l'auteur du chef-d'œuvre. On se rappelle le débat scandaleux d'un rédacteur du même journal avec Lacenaire.

Eclairé définitivement sur cette tactique peu délicate et trop fréquente en littérature, Pierre se fâche, envoie un huissier à la direction du *Charivari*, porte la querelle devant les tribunaux et gagne sa cause. Mais, à dater de ce jour, il ne faut plus songer à imprimer une seule ligne dans les colonnes du journal.

Nous ignorons si la fable de la *Chouette voleuse* (1) est une vengeance ; le lecteur en jugera.

(1) Edition Bry, page 57. Les autres citations sont empruntées au même recueil populaire.

Lasse d'avoir des fils hideux à faire peur,
Des monstres rechignés, prophètes de malheur,
Dame chouette
A l'alouette
Déroba quelques nourrissons,
Dont les chansons
Lui valurent mainte louange.
Les oiseaux d'alentour trouvaient la chose étrange;
Les chouettes et les hiboux
D'un tel miracle étaient jaloux.

« Ces petits, disaient-ils, sont de jeunes merveilles,
Leurs chants mélodieux, qui charment nos oreilles,
Valent sans contredit les chants du rossignol. »
Ce triomphe imposteur fut de courte durée.
Avant la fin du jour, l'alouette éplorée
Vint réclamer ses fils et dénoncer le vol.

D'un écrivain forban cette fable est l'histoire.
C'était dimanche un âne renforcé;
Son front portait lundi l'auréole de gloire :
Dans le nid du voisin, c'est qu'il s'était glissé.

Ce procès avec le *Charivari* souleva quelque retentissement autour du nom du poëte, et l'heure lui parut propice pour lancer son premier recueil dans le domaine de la publicité parisienne. A force de persévérance, et après des démarches héroïques, il trouve un imprimeur. Les *Fables populaires* paraissent en 1839, précédées d'une préface d'Emile Souvestre. Mais il s'agit

de vendre le volume, et les libraires sont inabordables. Ces messieurs demandent d'emblée cinquante pour cent au pauvre auteur, et promettent de s'occuper du livre s'ils ont du temps de reste. Avec ce qu'ils daignent lui laisser sur la vente, Lachambeaudie aura juste de quoi payer l'impression.

Que faire? Il prend un parti original. Chaussé de sabots et vêtu d'une blouse, il s'en va colporter lui-même ses fables à domicile. Son humble costume lui permet de garder l'incognito et de *faire l'article* pour les œuvres de M. Pierre Lachambeaudie, jeune poëte de beaucoup d'avenir. Ruse innocente et très-licite, puisqu'elle sauvait le pauvre auteur du coupe-gorge de la librairie.

Bientôt le métier devient plus rebutant que lucratif. Notre colporteur se décourage.

Un ex-saint-simonien, M. Ducatel, fabricant de fleurs, arrive à son secours. Il le prend chez lui, et voilà Pierre métamorphosé en fleuriste, confectionnant des coiffures de mariées et découpant des feuilles à l'emporte-pièce.

Pour lui, qui est loin d'être robuste, cette profession manuelle un peu féminine vaut mieux que toute autre. Mais en vain il apporte à ce travail la bonne volonté dont il est susceptible, ses doigts rebelles ne peuvent s'assouplir; il fait de la besogne détestable. Lachambeaudie tombe malade une seconde fois et retourne à l'hospice, où une excellente fille, qui s'est dévouée à lui, le console par des visites fréquentes. Cette liaison, deux années après, aboutit à un mariage.

Une fois guéri, Pierre se décide à reprendre le métier de colporteur. Sa journée faite, il se rend, le soir, à de modestes réunions bourgeoises, où il récite ses fables. Et, comme il possède le rare talent d'une déclamation variée, naturelle, expressive, il reçoit de nombreux applaudissements. Tout l'auditoire le complimente, et jamais on ne manque de lui dire : — Où peut-on se procurer vos œuvres, monsieur Lachambeaudie?

Question flatteuse, à laquelle il s'empresse de répondre :

— Ah ! tenez, j'ai là justement dans ma poche une demi-douzaine d'exemplaires. Je les destinais à quelqu'un, mais je puis vous les céder : j'en reprendrai d'autres chez mon éditeur.

Aussitôt la demi-douzaine de volumes s'enlève. Il n'y en a pas pour tout le monde. Le fabuliste prend l'adresse des personnes qui n'ont pu être servies, et, le lendemain, il leur apporte son recueil lui-même, honnête attention qui flatte beaucoup l'acheteur, et dont on ne sait comment lui rendre grâce.

En cela consistent toutes les intrigues du cher poëte. Le produit de ses œuvres ne l'a jamais tiré de l'indigence ; mais sa bonne humeur et sa philosophie sont inaltérables.

Il adore les enfants. On le voit se mêler à leurs jeux avec une naïveté charmante. Un jour, dans la rue Saint-Jacques, il rencontre les petits garçons de Barillot (1), qui jouaient aux billes

(1) Ami du poëte, et poëte lui-même. Barillot est l'auteur de la *Folle du Logis*. Quelques journaux, notamment la *Revue de Paris*,

en revenant de classe. Aussitôt nos écoliers de sauter aux pans de sa redingote et de lui faire bruyant accueil. Deux minutes après, le fabuliste entamait avec eux une partie de tapette, le long du trottoir.

Lachambeaudie fréquentait assidûment les goguettes, la *Lice chansonnière* surtout, une des plus célèbres. Il y chantait de sa voix sympathique et vibrante des couplets qui plus d'une fois obtinrent le prix. Ce prix consistait en vases artistiques ou en livres.

Béranger combla notre poëte d'éloges, et Scribe, qui avait entendu Lachambeaudie déclamer quelques fables dans un salon, l'exhorta vivement à présenter son recueil à l'Académie française. Le hasard fit que Pierre Dupont concourut, la même année, avec son poëme des *Deux Anges*, et le prix fut partagé entre les deux candidats. Scribe devint le protecteur du fabuliste. Il lui conseilla d'adoucir

le comptaient jadis au nombre de leurs collaborateurs.

dans son livre quelques passages un peu trop rouges et lui avança l'argent nécessaire à une édition nouvelle, augmentée d'une cinquantaine de fables. Cette édition parut l'année suivante. L'Académie décerna cette fois intégralement à l'auteur le prix de deux mille francs, fondé par le comte Maillé Latour-Landry, au profit du talent poétique en lutte avec la misère.

Lachambeaudie compose avec une facilité prodigieuse, et c'est lui surtout que madame de la Sablière, si elle vivait de nos jours, pourrait appeler le *fablier*. La Fontaine travaillait avec lenteur ; mais, dans le cerveau de son émule, les fables poussent comme les pommes sur un pommier. Evidemment Lachambeaudie ne doit pas être classé en première ligne, comme poëte. Il manque de sens plastique. La couleur, le relief des mots, lui font presque toujours défaut. Chez lui, rarement l'image est saisissante, et il se préoccupe trop peu de la rime. Pour un vers concis, il nous en offre dix à la suite l'un de l'autre qui pèchent par la diffusion.

Ses fables ne sont, pour la plupart, que des moralités générales présentées au moyen d'exemples. Ce n'est pas, comme chez La Fontaine, une comédie, un drame, avec l'exposition, le nœud, les péripéties et le dénoûment. Notre fabuliste moderne est loin de cette conception puissante. Inutile d'ajouter qu'il ne rappelle en rien la langue savamment naïve du vieux conteur; mais il rachète la faiblesse de la forme par la hauteur de la moralité. Quelquefois même Lachambeaudie se permet de redresser les conclusions un peu égoïstes du bonhomme.

« — Eh bien, dansez maintenant !
A dit la fourmi cruelle.
La colombe survenant :
« — Pour la cigale, dit-elle,
J'ai des graines à son choix.
Si la pauvre créature
Ne reçut de la nature
D'autre trésor que sa voix,
De faim faut-il qu'elle meure ?
Vous travaillez à toute heure,
Elle chante les moissons ;
Ainsi tous nous remplissons
La loi que Dieu nous impose. »
L'oiseau, sans dire autre chose,
A tire-d'aile aussitôt
Part, et rapporte bientôt

Force grains dont la cigale
A son aise se régale.

O fourmi! ta dureté
A l'egoïste peut plaire !
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité.

L'Académie a donc surtout couronné le moraliste. Voici quatre vers qui, peut-être à tort, ont la prétention de composer une fable, mais dont l'enseignement ne laisse rien à reprendre aux plus rigides :

Ayant perdu sa robe on dit que l'Innocence,
En vain, pour la chercher, courut chez le Plaisir,
Chez la Fortune et la Puissance.
Qui la lui rapporta? — Ce fut le Repentir.

Lachambeaudie a prêché la charité aux riches; mais il ne conseille jamais la révolte aux pauvres. Sans cesse il excite le prolétaire au travail et à la patience.

Un voyageur, passant sur des monts escarpés,
Vit des travailleurs occupés
A faire dans le roc des entailles énormes.
« Infortunés! dit-il, tailler ces blocs informes
Est un rude travail pour un mince trésor.
— Non, s'écrie un passant, ce sont des mines d'or! »
Aussitôt l'etranger, poursuivant son voyage,
Arrive vers la mer et s'arrête au rivage.

Or, voyant au loin des plongeurs
Qui visitaient des flots les sombres profondeurs :
« Ces fous rasent, dit-il, l'écueil épouvantable,
Pour rapporter enfin .. des cailloux et du sable! »
Alors un pêcheur lui répond :
« L'écueil est menaçant, le gouffre est redoutable;
Mais on voit des perles au fond. »

Apôtres qui venez, régénérant le monde,
Ne brisez de dégoût la pioche ni la sonde;
Courageux plébéiens, fouillez, fouillez encor!
La montagne est aride et la mer est profonde,
Mais vous y trouverez des perles et de l'or.

Cette fable donne la mesure des plus grandes hardiesses démocratiques et sociales de Pierre Lachambeaudie. Nous affirmons qu'il est impossible de trouver un cœur plus simple, une âme plus candide, une nature plus modeste, plus inoffensive et plus désintéressée. Que de fois, à l'époque même où il manquait du nécessaire, n'a-t-il pas vidé le contenu de sa bourse dans la main d'un ami plus pauvre!

Saint Martin n'avait donné que la moitié de son manteau.

Le poëte prenait alors sous le bras quelques-uns de ses petits livres, et s'en allait tranquillement refaire sa fortune pour une semaine ou deux.

Après avoir amassé péniblement la somme nécessaire au payement de son loyer, il s'en dessaisit, un beau matin, le jour du terme, pour faire enterrer la femme d'un de ses vieux camarades. Une autre fois, bien que menacé par son propriétaire, il donna jusqu'à son dernier sou à une famille d'artisans plongée dans une détresse affreuse. Ses meubles furent vendus.

Lachambeaudie est flâneur comme La Fontaine, et jamais Figaro n'a cultivé avec plus de délices la paresse et le bavardage. Une fois que notre poëte enfourche le dada des rêveries humanitaires, il ne s'appartient plus. Vous le conduisez où bon vous semble. Ses amis connaissent son faible, et parfois ils en abusent. Quand Pierre se déclare trop fatigué pour aller à quelques réunions intimes où l'on espère lui entendre réciter ses fables, il reste toujours à celui qui insiste un moyen assuré de se faire suivre. Il suffit d'amener notre homme sur le terrain d'une question bien et dûment socialiste. Alors, si l'interlocuteur se lève et

prend son chapeau, Lachambeaudie coiffe sa casquette, descend avec lui et l'accompagne, tout en discourant, jusqu'à destination.

Du reste, le bonheur de l'humanité n'est pas seul capable de lui faire oublier les distances. La poésie partage le privilége.

Mais c'est principalement de la sienne que Lachambeaudie aime à parler sans repos ni trêve. Priez-le de vous dire ses fables, vous le ferez marcher douze heures de suite. Un habitué de la *Lice chansonnière*, passant, un jour, sur le boulevard Montparnasse, où demeurait le poëte, le trouve au seuil de sa porte, tenant dans ses bras son fils, âgé de dix-huit mois.

—Viens-tu me faire un bout de conduite? lui dit-il.

— Je le veux bien, répond Lachambeaudie, mais seulement jusqu'au Luxembourg.

Chemin faisant, l'ami perfide le met sur le terrain des fables, et Pierre, sa progéniture sur le bras, commence à réciter *le Rossignol*,—*l'Etoile et la Fleur*,

— *le Gland et le Champignon*, — *la Source*, — *le Chêne et le Coin*, — *la Locomotive et le Cheval*, sans compter une foule d'autres, dont il serait trop long d'énumérer les titres. A cinq heures du soir, il déclamait encore.

— Papa, j'ai faim, dit le marmot.

— Bonté divine, où suis-je? s'écria Pierre.

Il était au bout de la plaine Saint-Ouën. Pour regagner ses pénates, il avait trois heures de marche, rien de plus.

Une manie de notre homme, aussi étrange, et qui lui a fait souvent encourir le reproche de manquer à la politesse la plus vulgaire, c'est de ne jamais répondre à une lettre, quelle que soit l'importance des choses qu'on lui écrive. Si vous demeurez dans un rayon de cinq ou six lieues de Paris, il viendra lui-même, à pied, vous apporter une réponse verbale. Autrement, vous n'aurez jamais de ses nouvelles. Or ceci tient à une petite vanité du fabuliste. Comme il n'écrit pas à beaucoup près aussi bien en prose qu'en

vers, il n'est pas d'humeur à multiplier des autographes qui ne vaudraient pas précisément ceux de madame de Sévigné.

Puisque nous sommes en train de jeter quelques ombres au tableau, disons que Lachambeaudie n'est plus de la première jeunesse et que cependant il aime le sexe tendre au delà de toute limite raisonnable. Ce goût trop vif et trop païen pour les joies de Cythère lui a même suggéré un système qu'il appelle la *grande communion de l'amour*. On ne se guérit pas aisément des habitudes saint-simoniennes.

Ajoutons bien vite qu'il est l'honneur même et la délicatesse incarnée. L'argent qu'il reçut de l'Académie fut employé jusqu'au dernier centime à solder les personnes envers lesquelles il avait contracté quelque engagement. Aujourd'hui plus que jamais il est dans la misère, mais il n'a pas une dette. Béranger a dit de lui : « C'est un homme antique. » En effet, comme la plupart de ses camarades en fausses doctrines sociales, Pierre n'a jamais

envié ni la richesse ni les avantages matériels dont elle est la source. Il porte les habits et mène l'existence d'un ouvrier. Du vivant de sa femme (1), la voyant occupée tout le jour à son état de blanchisseuse, il allait acheter lui-même les provisions du ménage.

Cette simplicité de mœurs ne l'empêche pas d'avoir des relations suivies avec beaucoup d'hommes célèbres dans les lettres. MM. Léon Gozlan, Victor Schœlcher, Hippolyte Lucas et l'académicien Pongerville se sont plus d'une fois montrés fiers de le recevoir. Ils le nomment hautement leur ami, à l'exemple de Scribe et de Béranger. C'est pour mademoiselle Léontine Gozlan que Lachambeaudie composa la fable suivante :

Exilé sur la terre, Apollon, dieu du jour,
Berger, prit pour compagne une simple bergère.
Or il naquit de leur amour
Une fille espiègle, légère,
Semblable par l'esprit à son père immortel,

(1) Elle est morte folle en 1851. Les soins aussi assidus que désintéressés du docteur Pinel-Grandchamp ne purent la guérir.

Par le cœur s'élevant jusqu'au cœur maternel.
Apollon lui dit : « O ma fille?
De nous deux qui préfères-tu?
Alors l'aimable enfant : « Ma mère a la vertu,
Le dévouement, dit-elle, et toi, le nom qui brille
Pour ta gloire, je veux mon père t'admirer;
Ma mère, pour ton cœur, laisse-moi t'adorer. »

Lachambeaudie, en véritable poëte, professe une vive admiration pour la nature. Il a composé la plus grande partie de ses fables dans les bois et dans les campagnes. Les oiseaux et les fleurs sont principalement l'objet de sa prédilection. Quand il ne rime pas, il herborise. On assure qu'il est servi en cela par une vue si prodigieusement perçante, qu'elle lui permet de distinguer à plus de soixante pas des myosotis perdus dans l'herbe.

Dès que parurent ses premières œuvres, le fabuliste gagna toute la sympathie du quartier Latin. Les étudiants aimaient à entendre ses vers et lui payaient généreusement son volume. Néanmoins il fut contraint de renoncer à une société qui l'exposait trop souvent à passer les nuits à déclamer, à chanter, à banqueter et à boire.

Un anévrisme au cœur, dont il est affligé de longue date, le menaçait de suffocation après tout excès de ce genre.

Quand survinrent les événements de 1848, Lachambeaudie, depuis un an, se trouvait employé chez Emile Marco Saint-Hilaire. Grâce à la loi du timbre sur le roman-feuilleton, cet honnête historien des faits et gestes du grand empereur en était venu à monter, pour vivre, un bureau de copie, dans lequel il offrait du travail aux gens de lettres sans ouvrage. Nécessairement notre pauvre poëte était du nombre.

Auguste Blanqui alla le prendre chez Marco et le fit nommer vice-président de son club.

Cette étrange fantaisie de métamorphoser en homme politique le fabuliste populaire ne devait produire que désastres et malheurs. Fermé le 15 mai, le club fut ouvert de nouveau par Alphonse Esquiros, qui n'eut rien de plus pressé lui-même que d'accaparer Lachambeaudie. Dans ce club, où grondait la tourmente révolutionnaire

et où se succédaient à la tribune Dieu sait quels orateurs, on était surpris de voir tout-à-coup cesser les hurlements de la Gorgone politique et le calme succéder à l'orage. C'est qu'on avait aperçu Lachambeaudie quittant sa place et s'avançant au bord de l'estrade. On savait qu'il allait dire une fable. Le silence régnait partout ; chaque oreille devenait religieusement attentive, et, lorsqu'il avait fini, l'auditoire se livrait aux transports d'un enthousiasme prolongé. Celle de ses compositions qui obtenait les plus vifs applaudissements était le *Cheval et la Locomotive*, apologie très-sage du progrès, dont le seul tort fut d'être poussée à l'extrême par les passions du club.

Après la terrible bataille de juin, Lachambeaudie, qui n'avait pas quitté sa famille dans ces jours de sang et de deuil, fut arrêté et conduit dans un fort. Béranger, convaincu de l'innocence du poëte, sollicita et obtint du général Cavaignac sa mise en liberté. L'illustre vieillard voulut aller porter lui-même l'ordre d'élargissement. Il

trouva le prisonnier calme et le sourire aux lèvres.

— Je savais bien, dit-il, que Dieu et vous ne m'abandonneriez pas.

Une fois libre, il recommença son existence d'autrefois et tâcha de vendre quelques volumes pour se nourrir et pour nourrir les siens; mais, chaque semaine, on l'arrêtait comme violateur de la loi qui règle le colportage. Il fallait que des amis influents vinssent protester de sa nature paisible et inoffensive, afin de l'arracher aux verrous de la Conciergerie.

Il n'était plus affilié à aucun club. Seulement il allait de temps à autre à la salle Martel, toujours pour y lire ses fables. Nous l'avons entendu un soir, donner la réplique à mademoiselle Maxime, cette rivale éphémère de Rachel, qui déclamait là quelques scènes de la *Jeanne d'Arc* de Soumet. Lachambeaudie eut un succès prodigieux. Il éclipsa complètement la tragédienne. On voulut le porter en triomphe. La salle entière délirait. Une femme (il y en avait de bien surpre-

nantes à cette époque) s'élança pour lui poser sur la tête une couronne de lauriers. Il eut le bon goût de la prier de retourner à sa place. Au 2 décembre, il fut arrêté de nouveau et jeté sur le *Duguesclin*, avec Cayenne en perspective. Dans ces tristes conjonctures, il déploya un vrai courage. Tantôt par des récits, tantôt par des chansons, il égayait ses camarades de captivité et les matelots du bord. Jamais il n'eut sur les lèvres une parole de colère, jamais un mot de désespoir. Sa peine fut commuée en celle de l'exil. On attribue cette grâce à l'intercession de M. de Persigny.

Lachambeaudie, retiré à Bruxelles, y a vécu péniblement du produit de ses œuvres.

Nous ne terminerons pas cette notice sans mettre sous les yeux du lecteur celle de ses fables que nous regardons comme son chef-d'œuvre, bien que nos trop clairvoyants académiciens l'aient signalée pour ses criminelles tendances. Ils sont sévères, dans ce docte aréopage, excepté pour leurs intrigues

personnelles. L'esprit de parti qui arbore leur drapeau a seul ses coudées franches, au point de vue de leurs décisions. La fable dont il s'agit s'intitule la *Goutte d'eau.*

Un orage grondait à l'horizon lointain,
Lorsqu'une goutte d'eau, s'échappant de la nue,
Tombe au sein de la mer et pleure son destin.
« Me voilà dans les flots, inutile, inconnue,
Ainsi qu'un grain de sable au milieu des déserts!
Quand, au souffle du vent je roulais dans les airs,
Un plus bel avenir s'offrait à ma pensée :
J'espérais sur la terre avoir pour oreiller
L'aile du papillon ou la fleur nuancée,
Ou sur le gazon vert et m'asseoir et briller! »
Elle parlait encore : une huître, à son passage,
S'entrouvre, la reçoit, se referme soudain.
Celle qui supportait la vie avec dédain
Durcit, se cristallise au fond du coquillage,
Devient perle bientôt, et la main du plongeur
La délivre de l'onde et de sa prison noire.
Et, depuis, on l'a vue, éclatante de gloire,
Sur la couronne d'or d'un puissant empereur.
O toi, vierge sans nom, fille du prolétaire,
Qui retrempes ton âme au creuset du malheur,
Un travail incessant fut ton lot sur la terre;
Prends courage! ici-bas chacun aura son tour;
Dans les flots de ce monde, où tu vis solitaire,
Comme la goutte d'eau tu seras perle un jour!

FIN

EN VENTE :

1re Série. Jules Favre.—V^r Hugo.—Berryer.—Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam.—Cormenin.—Mélingue.

2e Série. Pie IX.—Louis Veuillot.—Mérimée.—George Sand.—Henri Monnier.—Félicien David.—Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger. — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe. — Clairville. — E. Labiche. — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier-Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor. — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon.—Mirès.—Emile Deschamps. — Arsène Houssaye. — Pierre Dupont. — Courbet. — Champfleury. — Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois. — Paul de Cassagnac. — Emile Ollivier. — Mgr Mermillod. — Cavaignac.— Proudhon,—Antonelli.—Mgr Darboy.—Salvandy.—Alfred de Vigny.

818.—Verdun, imprimerie de Ch. Laurent.

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Cent.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle

GAMBETTA
TROCHU



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger

1871

GAMBETTA



GAMBETTA.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle.

GAMBETTA
TROCHU

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

137

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

1871

GAMBETTA

Il faut s'expliquer une fois pour toutes et dire à haute et intelligible voix ce que chacun pense au fond de l'âme. Ne trouvez-vous pas que les masques sont suffisamment arrachés, que les ambitieux de bas étage ont clairement montré ce qu'ils veulent, et que les

gredins populaires ont agi dans la bonne mesure?

On n'en est plus au chapitre des palliatifs et des réticences.

Parlons net et parlons franc.

« L'enfer, dit un vieil adage, est pavé de bonnes intentions, » ce qui signifie, si je ne me trompe, que, grâce aux défaillances de notre esprit, au peu de solidité de notre jugement, et aux perpétuelles incertitudes de notre raison, les meilleurs logiciens tombent lourdement dans le sophisme, pour peu que la colère les aveugle ou que la présomption les égare.

C'est le cas de l'ancien rédacteur en chef de la *Gazette de France*, l'abbé de Genoude, qui eut le malheur d'inventer le suffrage universel.

Brave homme que l'abbé de Genoude, — je l'ai connu, — excellent chrétien,

légitimiste très-pur, mais haïssant Louis-Philippe plus encore peut-être qu'ils ne haïssait le diable, maugréant et perdant la tête quand on lui parlait du monarque au parapluie, et n'hésitant pas, lorsqu'il voyait en perspective la culbute du Système, à contracter des alliances politiques plus que douteuses et à tendre la main aux démagogues de son époque.

En leur compagnie et avec leur secours, tout en ayant des intentions fort louables, il contribua donc à paver l'Enfer.

Il laissa la route libre à Satan pour nous expédier des fléaux de premier choix, l'Empire, le 4 septembre et la Commune.

Sans compter les autres calamités violentes que le suffrage universel nous tient en réserve, si on continue à tolé-

rer son libre exercice, et si l'on s'obstine à considérer comme légale chacune de ses fantaisies perverses.

Vous dites que les sots, depuis Adam, sont en majorité? d'accord.

Admettez aussi que le nombre des méchants, des ambitieux sans vergogne, des individus sans foi ni loi, des égoïstes et des lâches, ne le cède guère à celui des sots, — du moins aux tristes jours où nous sommes.

Et c'est en présence d'une conviction arithmétique si complète, que vous abandonnez un pays comme le nôtre, — je ne dis pas au danger, — je dis à la certitude d'être dévoré par la bête fauve électorale ?

Quoi ! vous accordez aux premiers maroufles venus, à des êtres sans éducation, sans principes, grossiers, mal

appris, ivrognes, un droit équivalent à votre droit ?

Toute cette canaille, insolente jusqu'à la frénésie, dès qu'elle échappe à votre dépendance, et lâche jusqu'à la bassesse, quand elle comprend que vous pouvez brider ses instincts sordides, jette au scrutin des votes absolument identiques à ceux des honnêtes gens, des suffrages de même poids et de même valeur, sans que vous ayez corrigé ses vues, éclairé son esprit, élevé son jugement, redressé son caractère, sans que vous ayez, en un mot, comblé l'abîme intellectuel qui vous sépare ?

Mais c'est à vous faire souffleter par un sauvage de l'Orénoque, le jour où sa compréhension restreinte pourra deviner que la société civilisée, dont vous êtes membre, arrive à cette épouvantable degré dans l'absurde.

Au moins l'abbé de Genoude pouvait conserver quelque illusion.

« Le peuple, disait-il, n'est pas aussi corrompu que cette malheureuse bourgeoisie voltairienne, sortie des fanges de 93, toute grouillante d'impiété, de luxure et d'orgueil. Le peuple conserve certaines croyances religieuses. Puisqu'il ne s'est pas tout à fait éloigné de l'autel, il se rapprochera plus facilement du trône. Avec lui et avec son vote, nous avons l'espoir de ramener Henri V. »

Trop confiant et trop aveugle abbé de Genoude!

Il avait compté sans cette même bourgeoisie voltairienne, taupe immonde, qui se creuse un chemin dans les bas-fonds populaires et y propage, avec l'immoralité, des semences d'irréligion et de révolte ; il avait compté

sans la presse démagogique, dont on a pu voir tout récemment la jolie besogne, et sans la horde coalisée des francs-maçons et des libres-penseurs, occupés sans cesse et sans relâche à fomenter le germe, à préparer la sinistre moisson.

En sorte que, dans ce beau pays de France, à l'heure où je trace ces lignes, il n'y a pas un cocher de fiacre, pas un savetier, pas un cureur d'égoût, pas un être atteint de crétinisme politique et de dégradation morale, qui après avoir lu le *Siècle*, ou quelque autre journal ignoble, n'ose insulter Dieu et son Christ, et ne se raille de toute autorité, de toute loi, de toute vertu.

Vous voyez tous ces gueux imbéciles lutter avec un incroyable aplomb contre l'homme le plus instruit et le plus digne.

Ils couvrent audacieusement sa voix dans les discussions publiques, opposent leur candidature à la sienne et demandent au scrutin la réalisation de leurs criminelles espérances.

Bien plus que personne au monde ils se croient capables de gérer les emplois, d'arriver aux honneurs, de remplir les fonctions gouvernementales, et de signer, avec un luxe prodigieux de pataquès et d'outrages multiples à l'orthographe, un arrêté quelconque, fixant d'une manière absolue et définitive les destinées de la France.

Est-ce là, oui ou non, l'histoire d'hier?

Croyez-vous que ce ne sera pas celle de demain?

Les mêmes hommes qui, après avoir amené le peuple à tous les abrutissements, l'ont ensuite proclamé souve-

rain, pour mieux assurer le succès de leurs plans maudits, renouent effrontément sous nos yeux les fils, un instant rompus, de leurs trames sacriléges, et vont escalader de nouveau le pouvoir, en grimpant sur l'urne populaire.

O suffrage universel, que tu serais grotesque, si tu n'étais pas monstrueux !

C'est toi qui nous as gratifié du citoyen dont nous allons raconter la funeste histoire; c'est toi qui as fait pousser ce champignon colossal, cette verrue impossible sur le nez de la France.

Toujours sans compter les autres champignons et les autres verrues.

Pauvre France !

Donc, il était une fois un avocat, sans sou ni maille et sans clientèle,

arpentant, l'œil morne et la démarche hésitante, les couloirs du Palais de Justice ou la salle des Pas-Perdus.

On ne le connaissait guère.

Il errait, comme une ombre en peine, au milieu de ses collègues, guettait quelques plaidoyers d'office, et s'en allait, le soir, déconfit et pané, manger une soupe aux choux à la gargote.

Né à Cahors, le 30 octobre 1838, d'une famille génoise, — félicitons-nous, ce n'est qu'un demi Français, — Léon Gambetta se fait inscrire au barreau de Paris.

Il s'étonne de végéter, n'a pas le courage de supporter les privations et d'attendre patiemment la réussite, frappe à la porte des sociétés secrètes, hante les bouges signalés à la police, les brasseries internationales, et boit à la santé de cette chère République un

nombre incalculable de chopes, qu'il ne paye pas toujours.

C'est un garçon jeune encore, doué d'un talent passable et d'une certaine verve, très-orgueilleux, du reste, et têtu comme un onagre, si têtu qu'un jour...

Mais ceci est de la biographie rétrospective, dois-je raconter l'anecdote?

Au fait, le lecteur a le droit de savoir que Gambetta est borgne, et qu'il est on ne peut plus digne de l'être.

Le Génois, son père, ayant un jour refusé d'obtempérer à je ne sais quel caprice, le jeune Léon le menace de se crever l'œil avec un canif qu'il tient à la main, si on ne cède pas à sa volonté mutine.

— Polisson! dit le père, haussant les épaules, et bien convaincu que la menace est inexécutable.

Il se trompe.

Monsieur son fils, exaspéré de la résistance paternelle, n'hésite pas et s'enfonce la lame en plein orbite.

Cette fantaisie étrange dérangea naturellement l'harmonie de son visage et la droiture de ses visées.

Nous disions donc que notre avocat pérorait dans les tavernes démocratiques et sociales.

Il y prêchait les doctrines de la révolte, en même temps que la haine implacable de tout ce qui tenait à l'Empire.

Déjà le suffrage universel berce doucement son ambition et donne l'essor à ses espérances. On le charge de manœuvrer en faveur des élections républicaines de 1863. Il s'acquitte de sa besogne avec un entrain et une per-

sistance qui lui obtiennent les applaudissements unanimes du parti.

Pendant les cinq années qui suivent, il plaide, soit à Paris, soit en province, un certain nombre de causes politiques ; mais sa renommée d'avocat ne grandit en aucune sorte, et la clientèle des frères et amis ne remplit pas du tout son gousset.

Gambetta loge alors dans une pauvre mansarde de la rue de Tournon.

Décidément cela devient intolérable!

Quand donc sera-t-il possible de tenter une action décisive? Cet odieux régime impérial est tenace ; il faut à tout prix l'anéantir, car enfin le citoyen Gambetta ne peut ainsi loger sous les combles, avec des meubles éclopés, une table boiteuse, la soupe aux choux perpétuelle et les chopes à crédit.

O bonheur! on voit poindre tout à

coup une émeute, à l'horizon du cimetière Montmartre.

Une tombe est là, parfaitement oubliée du commun des mortels.

Mais la démagogie sournoise a l'œil dessus, et la réserve pour un usage tout-à-fait spécial.

C'est la tombe de Baudin, un ex-représentant du peuple en 1848, espèce de brute écarlate, qui, à cette époque, n'a fait à la Chambre ni preuve d'esprit, ni preuve de sens commun, ni preuve d'éloquence.

Gambetta-Coclès ne l'en regarde pas moins comme un héros démocratique du premier calibre, et il a vivement exhorté les frères et amis à le placer dans leur martyrologe, pour s'en servir à l'occasion.

Le moment est venu.

On donne le mot d'ordre aux sociétés secrètes.

Tout aussitôt des milliers de gredins et de voyous se réunissent, le 2 décembre 1868, aux abords du cimetière Montmartre, manifestant l'intention de déposer des couronnes et d'applaudir pas mal de harangues sur la fosse glorieuse du représentant Baudin, ASSASSINÉ, à pareil jour, le 2 décembre 1851, par les soldats de Louis Bonaparte.

Effectivement le susdit Baudin avait eu l'imprudence de monter sur les barricades et de se présenter comme cible aux troupes qui les attaquaient.

Les balles eurent l'indélicatesse de ne pas s'écarter de sa poitrine.

Dix-huit ans se sont écoulés depuis lors. Gambetta-Coclès et ses amis ont attendu tout ce temps-là pour s'inté-

resser à la victime, — mieux vaut tard que jamais.

Ils savent que la manifestation ne sera pas du goût du ministère, — quelle chance!

La police intervient et repousse la foule, — merci, mon Dieu!

Rien de plus naturel alors que de protester, — on proteste.

Une souscription s'organise dans les journaux rouges pour élever un monument à ce malheureux Baudin qui, pendant dix-huit années, a dormi sous l'herbe. Son ombre tressaille de stupeur, et l'œil unique de Gambetta-Coclès s'illumine de joie, — car le ministre vient d'interdire la souscription, car les journaux rouges sont traduits en police correctionnelle, car c'est notre buveur de chopes qui va les défendre.

Vous comprenez?

Il s'affuble de sa robe, campe sa toque sur l'oreille et rumine sa plaidoirie : la vipère noire s'apprête à jeter son venin.

Arrive le jour de l'audience. La salle est comble.

Un président, complice ou imbécile, ne fait pas taire Gambetta-Coclès, qui attaque le gouvernement de la manière la plus audacieuse, qualifie de crime le coup d'Etat, et traite l'Empereur d'*Inconnu qui s'est abattu sur la France.*

Je vous laisse réfléchir à cette phrase superbe, au cas où il vous conviendrait de l'appliquer aujourd'hui à quelque autre qu'à Napoléon III.

Elle eut, du reste, son effet immédiat, irrésistible.

On la commenta dans les sociétés se-

crètes, dans les clubs, dans toutes les brasseries sympathiques à l'orateur, et voilà notre homme célèbre...

Oh! mais là, célèbre du coup, sans obstacle, sans réserve, sans restriction!

Le suffrage universel le saisit dans ses bras nerveux et malpropres, le huche sur un piédestal, le baptise du nom d'IRRÉCONCILIABLE, et lui donne carrément, dans la 1re circonscription, 21,734 voix sur 35,417 votants.

Au scrutin de Marseille, même succès.

Et le tour est joué!

Voilà Gambetta-Coclès homme politique. Il descend triomphalement de sa mansarde, abjure la soupe aux choux, et paie ses chopes rubis sur l'ongle.

Ce noble citoyen se déclare pleinement satisfait.

Les engagements formels contractés vis-à-vis de ses mandataires, démagogues ou socialistes, lui importent peu. Il leur a promis de renverser l'Empire et de provoquer l'émeute à chaque heure du jour et de la nuit : — Bien obligé, camarade ! oubliez ma promesse qui n'était qu'une frime. A cela près, nous resterons au mieux ensemble. Voici, grâce à vous, la députation conquise ; j'ai de beaux honoraires, un paletot frais, des bottes neuves, bonne table et bon lit. Si vous êtes pressé d'aller à Cayenne, prenez les devants. J'irai vous rejoindre le plus tard possible.

Tous, ces nobles citoyens, absolument tous, ont le même cynisme de langage et de conduite après le succès.

Voyons, sainte canaille, lève-toi!

Hurle notre nom à tous les échos, prête-nous ton épaule charnue, ton poing robuste, ta forte gueule, pour nous hisser, pour nous défendre, pour chanter nos vertus patriotiques.

Mais, une fois les élections terminées, nous renonçons à tes pompes et à tes œuvres.

Laisse-nous; rentre dans ton galetas. Plus de relations, plus de familiarités d'aucune espèce.

A bas les pattes sales!

Nous avons savonné les nôtres, elles en avaient besoin.

Sans débiter précisément ce petit discours, Gambetta-Coclès n'eut rien de plus pressé que de le mettre en action. Il tint ses électeurs à distance respectueuse, joua le bon apôtre à la

Chambre, et se posa tout d'abord en Mirabeau doucereux.

Quant à ses allures de pilier d'estaminet, il les modifia jusqu'à l'élégance. Il poussa aux dernières limites le système des transactions de toilette, et ne crut pas devoir se présenter dans les salons de Jules Favre autrement qu'en souliers vernis, en cravate blanche et en gants beurre-frais.

Bref, il se rendit agréable à tout le monde, même à certaines dames, qui versèrent un pleur sur l'œil absent, et s'accoutumèrent à ne regarder Gambetta que du bon côté, pour entretenir l'illusion et ne pas rompre le charme.

Ces farceurs de photographes adoptèrent un système analogue.

En reproduisant les traits du jeune député, ils ne présentèrent au public

que le profil où l'œil vivant joue son rôle.

Fort heureusement, une laryngite anodine permit à Gambetta-Coclès de s'absenter de la Chambre, où, comme M. Bourbeau, il s'exposait à perdre son prestige. On n'aurait pas tardé à comprendre qu'il n'avait pas une idée saine, juste et pratique, et que sa parole, jonglant avec de grands mots sonores et vides, était plutôt de la crême fouettée que de l'éloquence.

Ayant pu se réserver ainsi jusqu'au 4 septembre, il parvint à tromper tout le monde, à jeter de la poudre aux yeux à ses collègues, et à rester en ligne de bataille pour escalader un des premiers le pouvoir.

« O nation née pour la servitude ! a dit M. de Maistre : ses charlatans l'ont dominée comme ses tyrans. »

Le mot est cruel, mais comme il est profondément vrai !

Voyez-vous Gambetta, Jules Favre, Picard, Jules Simon, doublés de l'indéchiffrable Trochu, renouveler un autre 15 mai, en piétinant sur la France expirante et frappée au cœur? Les voyez-vous proclamer leur odieuse République, deux fois déjà vomie par le dégoût universel, et la proclamer juste à l'heure où son nom seul devait tout compromettre et tout perdre?

Les misérables !

Ne leur cherchez point d'excuse. Ils ne pouvaient ignorer que la République, cette inflexible et suprême négation des rois, allait indisposer contre nous toutes les têtes couronnées de l'Europe, et permettre à Bismark, ce hideux assassin de la France, de procé-

der à un égorgement définitif et complet.

Les imbéciles!

Ils savaient parfaitement que nous n'avions plus d'armée, qu'il leur était impossible d'en créer une, que la jeunesse comme l'âge mûr, pervertis et gâtés par leurs doctrines dissolvantes, ne pouvaient s'organiser que pour la débandade et pour la fuite.

Les menteurs!

D'un commun accord ils rejetèrent nos désastres sur la négligence et l'incurie de l'Empire, comme si nous ne les avions pas vus, dix-huit années durant, par leur opposition systématique et leurs fatales intrigues, tout énerver et tout démolir.

Qui donc mettait obstacle à l'organisation des troupes?

Qui rognait, chaque année, le budget de la guerre avec un acharnement toujours nouveau, sous prétexte qu'il ne fallait plus de guerre et que tous les peuples allaient s'unir dans une démocratique et fraternelle étreinte?

Qui a prêché l'indiscipline à nos soldats, en les exhortant à revendiquer leurs droits de citoyens, en infestant les casernes de journaux provocateurs et d'écrits révolutionnaires?

Oh! oui, misérables, imbéciles et menteurs!

C'est le 4 septembre même, jour anniversaire de leur crime, que l'indignation me dicte cette page, et peut-être ne suis-je pas assez calme, bien que j'aie la ferme conviction de ne m'écarter en rien du juste et du vrai.

Or voici un journaliste, que je tiens à laisser parler après moi.

Un journaliste, le plus fort de tous, non-seulement parce qu'il a plus de verve et plus de talent que quiconque, mais encore parce qu'il est plus consciencieux et plus chrétien.

« La révolution du 4 septembre, dit-il, est la plus lâche peut-être de nos révolutions. Il n'y en a pas eu de plus inepte politiquement, de plus impie envers la France, ni de plus méritée. Aucune n'a plus facilement réussi, aucune n'a raté davantage et d'une façon plus humiliante. Elle s'est faite sans tirer un coup de fusil, mais le lendemain d'aucune autre n'a coûté tant de sang, roulé tant de fange, laissé sur le nom français tant de hontes.

« Quel jour, quelles suites, quels désastres, quel gain, quel avenir! Des

combats sans gloire, des malheurs sans dignité, des forfaits sans repentir, des catastrophes peut-être sans remède ; et tout semble avoir péri, sauf les traîtres, les gredins et les sots.

« Il y a un an, il y a un siècle, et c'est encore aujourd'hui !

« Plus de trois cent mille soldats français prisonniers, l'ennemi faisant litière de nos drapeaux, deux provinces amputées du sol ! La capitale s'est ouverte au vainqueur, et il en garde les portes ; après lui, la sédition l'a prise, l'a pillée, l'a assassinée, l'a brûlée, et si elle n'y est plus maîtresse, elle y est encore moins abattue !

« Nous payons milliards sur milliards. L'étranger, établi dans nos ruines, y pèse les deniers de notre rançon. Mais ce n'est rien. Le désastre moral est plus grand et se peut dire

sans bornes. L'âme du peuple demeure salie de spectacles immondes ; la justice défaille et laisse la morale publique en proie au cynisme des impunités.

« Des hommes se sont donc levés, il y a un an, qui, sourds à tout patriotisme ou à toute raison, en présence de l'ennemi déjà vainqueur, ont installé le désordre dans le pays envahi. Sans leur chercher d'autres crimes, ils n'ont eu ni cœur ni tête. Ils n'ont combattu que pour n'avoir pas été admis à traiter, — et quel ennemi, les voyant en face et sentant les avantages qu'ils lui faisaient, se fût privé du triomphe dont leur platitude intellectuelle et morale était le gage trop certain ! Sous de tels chefs la France était d'avance battue. Le général prussien put leur crier : Puisque c'est vous l'obstacle, nous irons partout ! Ils le crurent les pre-

miers, et tapis derrière leurs murailles, inutiles contre l'ennemi du dehors, lâches devant l'ennemi du dedans, pour sauver leur peau, ils passèrent cinq mois à nous crier de n'avoir pas peur. Ils ont abusé de tous les sentiments bons et mauvais qui pouvaient couvrir leur bassesse et prolonger leur règne de mensonge et de destruction. Par leur faiblesse complice livrant tout à la canaille, par leur incapacité complice ne disputant rien à l'ennemi, ils ont ainsi donné deux parts de la France, l'une à la Prusse, l'autre à la sédition.

« Et ces deux parts demeurent, le pacte qu'ils ont signé est maintenu. Ceux avec qui ils ont traité sont en possession et en jouissance, peut-être pour longtemps. Qui sait où en est la France aujourd'hui? M. Thiers veut

bien nous dire qu'avant peu la France rebâtie de ses mains saura se faire aimer « des peuples des deux mondes, » ce qui semble nous annoncer des traités d'alliance — et de désintéressement — avec toutes les nations de la terre y compris le Mexique, la Prusse et l'Italie. Mais en attendant, nous sommes mal avec Dieu et avec nous-mêmes, et cette condition ne promet que de tristes et lourdes paix.

« Cependant les hommes qui ont fait cela et préparé les suites se retirent en divers ermitages sans que leur fortune personnelle en ait souffert et même plusieurs se sont amplifiés. M. Gambetta passe pour avoir maintenant du linge, M. Picard s'est arrondi, aucun obus n'a atteint le ministère de l'instruction et des cultes où M. Jules Simon réside toujours, et M. Jules Favre

ne paraît devant les juges que pour plaider... Il y a des citoyens qui confient leur cause à M. Jules Favre et des journaux qui n'affichent pas les noms de ces citoyens-là !

« A notre avis, on eût pu faire grâce aux membres de la Commune, et ce serait au moins assez les punir de leur imprimer un bonnet rouge sur l'épaule ou sur le front. Mais ceux qui devraient passer en justice inexorablement et se voir inexorablement bannis de la vie civile, ceux dont il faudrait abolir le nom et raser la maison natale, ce sont ces prévaricateurs qui ont fait le 4 septembre ; et l'exacte et sereine justice ne leur laisserait la vie que pour avoir été, en cette circonstance, les instruments de la vengeance de Dieu, car il convenait que ce règne finît par leurs mains. »

Cet admirable article est signé : Louis Veuillot.

Je n'ai garde de reproduire ici jour par jour, heure par heure, l'histoire des faits et gestes du citoyen Gambetta.

Resté d'abord à Paris avec une moitié de ses collègues et se voyant bloqué par l'armée prussienne, il s'échappe en ballon, tombe au milieu de la province comme un aérolithe, se proclame dictateur, et se livre aux extravagances civiles et militaires que vous savez.

Où avait-il étudié la politique? dans les clubs.

Où avait-il appris à traiter les affaires de l'Etat? dans les caboulots du quartier Latin.

N'importe, il tranche, décide, ordonne, destitue, envoie à la boucherie

des régiments de sa création, sans habits, sans souliers, sans armes, sans cartouches.

Il nomme des officiers supérieurs tout surpris de se voir un sabre pendu au flanc.

Mais, en revanche, il force de vieux généraux à renoncer à leur tactique pour suivre la sienne ; il change leurs combinaisons, bouleverse leurs plans, et veut les rendre responsables des échecs qu'il a provoqués.

Cet avocat brouillon, vaniteux, plein d'outrecuidance et de fanfaronnade, s'imagine que l'audace peut remplacer le mérite, et que le dévergondage dans l'action tient lieu de science militaire. Il règle la stratégie, commande les manœuvres, fixe l'heure des batailles, ment dans ses dépêches télégraphiques

avec le plus remarquable aplomb, entasse défaites sur défaites, tout en chantant l'hymne du triomphe, attire jusqu'au centre du pays l'envahisseur victorieux, couvre nos cités de ruines, nos champs de cadavres, achève d'épuiser la France de sang et d'or, nous oblige à la paix la plus honteuse qu'enregistra jamais l'histoire dans les fastes de l'opprobre, nous fait perdre deux provinces, nous fait voler cinq milliards, et se sauve en Espagne, où il se livre aux douceurs de la villégiature, pendant que l'ogre allemand dévore sa proie.

Il avait du patriotisme, a-t-on dit.

Malheur à vous, Français de la décadence, qui n'avez plus ni le sens moral dans vos appréciations, ni dans votre langue le sens des mots! Cet homme

était poussé par une ambition frénétique, par un orgueil rageur, par un aveuglement immense, qui prenait sa source dans les plus mauvais instincts. Pour conserver le pouvoir qu'il devait à l'excès de notre infortune, il n'a pas hésité à nous précipiter jusqu'au fond du gouffre.

Au moins lui accorderez-vous de l'activité?

Oui, l'activité de la folie dans l'impuissance; l'activité de la mouche imbécile, bourdonnant et voletant du haut en bas de la vitre qui lui fait obstacle.

Tenez, finissons-en, le cœur me manque.

Dans les cruelles épreuves que vous nous réservez peut-être encore, avant de nous rendre notre honneur politi-

que et notre dignité perdue, mon Dieu ! mon Dieu ! délivrez-nous du patriotisme et de l'activité du citoyen Gambetta !

FIN.

TROCHU



TROCHU.

TROCHU

Vous allez me demander, général, pourquoi je consacre une esquisse biographique à votre personnalité et à celle du citoyen Gambetta, lorsque je n'ai l'intention de faire le même hon-

neur, ni au ministre Jules Simon, ni à l'ex-ministre Picard, ni à ce pitoyable et désastreux Jules Ferry, — tous vos collègues du 4 septembre, d'autres diraient vos complices.

Ma réponse, la voici.

Gambetta, monstrueux phénomène politique, devait être souffleté par le biographe avant de l'être par l'historien. C'est le cas de plusieurs de mes personnages, taillés largement et en plein bloc dans l'ignominie sociale et dans le crime de lèse-nation. Il faut qu'ils hurlent sous le fouet et saignent sous la verge.

Quant aux piètres citoyens Picard et Jules Simon, j'ai le droit d'imiter le public et de passer auprès d'eux en haussant les épaules.

Le premier, véritable démocrate épi-

curien, n'est en relief que par son ventre. Ses facéties à la tribune n'ont jamais été de mon goût. Le second, sophiste de troisième ordre, femmelette bottée, voltairien myrmidon, sensible et pleurnicheur à faire crever de rire, est complétement du sexe neutre. C'est un hermaphrodite en politique, en religion, — en talent surtout.

Du socialiste Jules Ferry, je n'ai que deux mots désagréables à dire. Il manque absolument de beauté physique et de beauté morale. Je ne lui pardonne pas d'avoir déshonoré les Vosges, mon pays et le sien, par des visées ambitieuses que rien au monde n'a jamais pu justifier. Son charlatanisme électoral, ses farces de saltimbanque autour du scrutin, son absurde administration pendant le siége, son manque absolu d'esprit, de jugement

et d'initiative, son impiété de bousingot vulgaire, tout l'exclut de ma galerie et de l'histoire. Je l'abandonne à la caricature, avec son nez busqué, ses yeux de veau épileptique et sa face blême, flanquée d'une paire de favoris, aussi ridicules qu'incommensurables.

Pour vous, général, c'est autre chose. Vous aviez mon estime et vous l'avez perdue.

Cela m'oblige naturellement à des explications. Voilà pourquoi je vous accorde une modique place et un cadre restreint, juste de quoi pouvoir vous dire à vous-même ce que je pense de vous et de vos récentes opérations militaires.

Vous êtes breton, général.

Si je ne me trompe, vous avez reçu le jour à Belle-Ile-en-Mer, le 12 mars 1815.

Or le type armoricain caractérise la droiture, la fermeté, la loyauté. Nous aurons donc à examiner si vous avez été sincère dans vos engagements, ferme dans vos actes et loyal dans votre conduite.

Né d'une famille de cultivateurs assez à l'aise, vous avez pu venir à Paris faire vos études au collége Sainte-Barbe. Vous les avez complétées à l'école préparatoire Bourdon, vous avez été admis à Saint-Cyr, et vous en êtes sorti avec le titre de sous-lieutenant dans le corps d'état-major.

En 1840, vous passiez lieutenant en premier.

Vers la fin de l'année 1843, on vous attache à l'état-major de Lamoricière avec le grade de capitaine.

Bugeaud, général en chef de nos

troupes d'Afrique, vous met à l'ordre du jour, à la suite de la bataille d'Isly, vous porte pour la croix d'honneur, et vous retient auprès de sa personne en qualité d'aide-de-camp.

Bugeaud disait de vous :

— Trochu est un soldat comme on en voit peu : il sait écrire, parler et se battre.

Vous savez toujours écrire, général, et vous parlez avec une certaine éloquence ; mais le siége de Paris ne nous a pas donné la preuve que vous sachiez vous battre encore.

N'anticipons pas sur l'ordre biographique.

Rentré en France avec Bugeaud, vous acceptez du gouvernement de Juillet le titre de directeur-adjoint au ministère de la guerre, où, du reste,

vous avez fait preuve de remarquables talents administratifs.

Arrive la campagne de Crimée.

Saint-Arnaud vous choisit pour son premier aide-de-camp. Vous avez été nommé général de brigade sous les murs de Sébastopol, et vous étiez général de division au début de la guerre d'Italie.

On assure qu'à Magenta, vous avez contribué pour une large part au succès de nos armes, en vous jetant, à la tête de sept bataillons, sur les Autrichiens, qui se replièrent et nous laissèrent maîtres du champ de bataille.

Les croix de commandeur et de grand officier de la Légion d'honneur ont été le prix de vos actions d'éclat.

Plus tard, vous refusez le comman dement en chef de l'armée du Mexique

et vous ne voulez pas accepter, sous la haute main du prince Napoléon, la direction du ministère de l'Algérie.

A ce propos, l'Empire vous boude, et vous boudez l'Empire.

Il n'y a pas de mal à cela, monsieur! Je ne vous reproche qu'une chose : c'est d'avoir fait, dès lors, un accroc déjà sensible à votre loyauté bretonne. Comment vous publiez un livre intitulé l'*Armée française*, contenant des révélations ou des commentaires qui ne devaient pas flatter les Tuileries, et vous ne signez pas ce livre?

A tout ce qu'il écrit, monsieur, l'honnête homme attache son nom.

Plus les agressions sont vives, plus le devoir de signer lui incombe. Quand un soldat surtout prend la plume, il doit repousser l'anonyme comme une lâcheté.

Dix éditions successives de ce livre ne contribuèrent pas à vous remettre en faveur.

La preuve, c'est qu'au jour de la déclaration de guerre on ne vous donne point de commandement. Vous ne pouvez aller tirer l'épée sur les bords du Rhin.

Néanmoins, quelques semaines plus tard, le *Moniteur* enregistre le décret qui va suivre :

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir, salut :

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Le général Trochu est nommé gouverneur de Paris et comman-

dant en chef de toutes les forces chargées de pourvoir à la défense de la capitale.

Art. 2. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Châlons, le 17 août 1870.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le ministre de la guerre,

Comte DE PALIKAO.

Vous acceptez et vous prêtez serment entre les mains de l'Impératrice régente.

C'est ici, monsieur, que chez vous la conscience se trompe, ou que l'honneur chancelle.

Dans une proclamation aux Parisiens, publiée le même jour, vous ne

parlez ni de l'Empereur qui vous donne une marque de confiance si haute, ni de sa femme, ni de son enfant, qu'il vous charge par le fait même de défendre. Ou vous conservez du ressentiment contre la famille impériale, ou vous pensiez qu'elle était dès lors en butte à la désaffection publique. Dans l'un et dans l'autre cas, vous deviez attendre la chute, et refuser toute mission d'un pouvoir déjà condamné dans votre esprit.

Pour Jules Favre et ses complices rouges, le 4 septembre fut un odieux escamotage; pour vous, chrétien et breton, — c'est-à-dire pour vous qui deviez être doublement consciencieux et doublement loyal,—il a été, je n'ose pas dire un acte de félonie, mais un acte de faiblesse, où l'ambition se mêlait à la rancune.

J'ai lu, et toute la France a pu lire la lettre de l'Impératrice Eugénie.

Cette lettre est loin de vous absoudre.

Vous voilà donc républicain.

Vous voilà, contractant alliance avec les présomptueux et les incapables qui allaient nous jeter dans l'abîme. C'est un fait acquis au procès, voyons la suite.

Après la catastrophe de Sedan, la stupeur excluait la réflexion.

Personne au monde n'essaya de justifier Napoléon III, ni de se rattacher à lui, ni de blâmer ceux dont le devoir était de lui tendre la perche, au lieu de lui asséner le dernier coup de massue.

Donc Paris, non-seulement approuva votre volte-face, mais encore vous regarda comme un sauveur.

On comptait sur votre science mili-

taire très-connue ; on se fiait au fameux plan dressé dans vos veilles studieuses, combiné, mûri, arrêté dans ses moindres détails, plan mystérieux sans doute, mais beaucoup plus rassurant par cela même, et déposé chez un notaire comme un testament plein de promesses et d'espérances.

— Au moins, disait-on, si ce brave Trochu se laisse emporter par son ardeur martiale et se fait tuer, le testament nous reste. C'est un gage de succès, une garantie certaine de victoire.

En attendant, les hordes allemandes marchaient à grandes journées.

Le cercle de l'investissement se resserrait de plus en plus autour de la grande capitale, humiliée, furieuse, mais pleine de confiance en votre plan,—toujours déposé chez le notaire,

à l'abri des indiscrétions et des regards curieux.

Ce plan donnait aux parisiens plus que du courage, il leur inspirait de l'enthousiasme. Toutes les âmes s'élevaient au diapason de l'héroïsme.

— Vive le plan de Trochu, et en avant!

Mais on fut très-surpris, monsieur, de voir que ce plan consistait à reculer, ou tout au moins à rester en place.

Je ne ferai pas l'histoire de votre défense absurde, de vos sorties partielles et complètement inefficaces, de ces longs jours employés sottement sans exercer et sans aguerrir plusieurs centaines de mille hommes, dont le courage n'était pas douteux. Vous avez laissé le doute se substituer à la confiance, la colère a remplacé l'énergie, le patriotisme a dégénéré en émeute.

Ai-je eu tort de vous accuser seulement d'ambition et de faiblesse?

Pourtant vous n'êtes pas un traître, et vous ne pouvez pas être un lâche. Vos preuves étaient faites, et vos états de service sont là sous mes yeux. Sept fois vous avez été cité à l'ordre du jour de l'armée : quatre fois en Afrique, deux fois en Orient, et une fois en Italie.

Vous avez continué le plus malheureusement possible, — c'est-à-dire jusqu'à zéro, — cette progression décroissante.

Ecoutez, monsieur, je ne suis pas soldat, mais j'ai fait la dernière campagne avec mes francs-tireurs des Vosges. Je me suis battu; j'étais à Neuf-Brisach lors du siége de cette ville; je me connais un peu en courage, et je crois avoir le sens commun.

Cela suffit pour apprécier certaines opérations militaires.

Eh bien! j'affirme, et je le soutiendrai toujours mordicus, que, non pas une fois, mais cent fois, pendant que ces lâches Prussiens vous assiégeaient, vous auriez pu opérer une sortie générale.

Je le prouve par un simple raisonnement géométrique.

Quel était le chiffre de l'armée d'investissement? Mettons quatre cent mille hommes, mettons le double, on ne marchande pas pour si peu.

Or, ces huit cent mille hommes, obligés de régulariser partout le blocus, étaient forcément disséminés sur une circonférence de plus de vingt-cinq lieues, dont vous aviez le rayon disponible sur tous les points.

Et vous oserez me dire que, durant une longue nuit d'hiver, de six heures du soir à huit heures du matin, vous n'avez jamais pu suivre le rayon, tomber à l'improviste, avec quatre-vingt mille volontaires bien décidés, sur un des points de la circonférence, écraser un ennemi nécessairement inférieur en nombre, franchir ses lignes et rejoindre l'armée du Nord ou celle de la Loire?

Allons donc! vous n'y songez pas. Je vous défends de trouver un mot à répondre.

— Mais nous attendions Gambetta qui devait nous dégager?

Si vous aviez sérieusement cet espoir et si vous jugiez l'homme capable d'arriver à ce beau résultat, c'était une raison de plus de faire une tentative

héroïque, pour faciliter la besogne à nos généraux de la province et leur porter du renfort.

Mais les rouges nous menaçaient à l'intérieur, nous redoutions leurs entreprises, ils n'auraient pas voulu marcher avec nous?

Il fallait prendre les rouges, les placer à l'avant-garde, et les maintenir en face de l'ennemi, sur le premier rang, la baïonnette aux reins.

Mais Paris était inondé d'espions. Les assiégeants étaient toujours prévenus et toujours sur leurs gardes?

Alors, monsieur, vous deviez agir, en couvrant votre plan de sortie d'un voile mystérieux, comme celui qui recouvre encore cet admirable plan

déposé chez le notaire. Puisque nous ne savions rien, les espions n'en auraient pas su davantage.

Il n'y a, je vous le répète, ni réponse, ni excuse, ni justification possible.

Vous avez affamé Paris sottement; vous lui avez volé le mérite de sa résignation, la gloire de ses sacrifices; vous lui avez imposé des angoisses atroces, des tortures sans nom, des souffrances inouïes, et tout cela pour augmenter le désastre et la honte.

Ah! c'est triste à dire, mais l'évidence est là.

Cependant vous ordonniez des neuvaines à Sainte-Geneviève, et tous les dimanches, à l'église Sainte-Clotilde, on vous voyait communier à la messe de midi. Loin de moi la pensée de jeter

le ridicule sur vos sentiments chrétiens et votre conduite pieuse.

Vous cherchiez à mettre le ciel pour vous, rien de plus louable.

Mais vous aviez fait un pacte avec des hommes de mensonge et de malédiction : Dieu ne pouvait pas bénir vos tentatives, dès qu'elles se trouvaient unies à leurs intrigues monstrueuses. Il vous a puni dans les combinaisons mêmes de votre sagesse et de votre prudence, dont les hommes ne tiennent jamais compte après l'insuccès.

Vous vous releverez, monsieur, j'en ai le ferme espoir, et vos collègues du 4 septembre ne se relèveront pas.

Déjà l'un de ces charlatans impurs, le premier, le plus insolent et le plus hypocrite des pharisiens du parti

rouge, est descendu si bas dans l'opprobre, qu'il faut être aveugle pour ne pas voir la main vengeresse qui l'a frappé.

A quand le châtiment des autres?

Dieppe, 15 Septembre 1871.

FIN.

845. VERDUN. — IMPRIMERIE DE CH. LAURENT.

EN VENTE :

1re Série. Jules Favre. — Vr Hugo. — Berryer — Balzac. — Le Pere Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série. Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henri Monnier. — Félicien David. — Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger. — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe — Clairville. — E. Labiche. — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier-Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon. — Mirès. — Emile Deschamps. — Arsène Houssaye. — Pierre Dupont. — Courbet. — Champfleury. — Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois. — Paul de Cassagnac. — Emile Ollivier. — Mgr Mermillod. — Cavaignac. — Proudhon. — Antonelli. — Mgr Darboy. — Salvandy. — Alfred de Vigny.

818 — Verdun, imprimerie de Ch. Laurent.

Prix : **50** Centimes. — Franco par la poste : **60** Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle

GARIBALDI

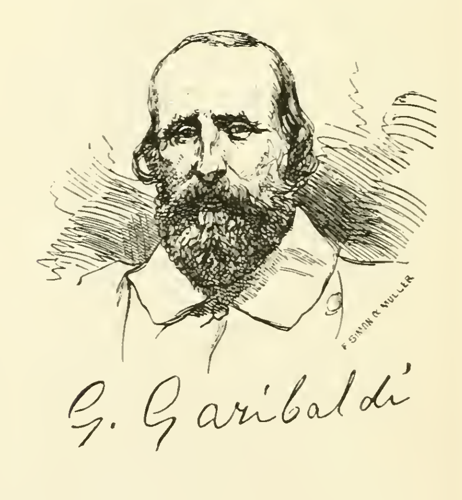
TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

GARIBALDI


F SIMON & MULLER
G. Garibaldi

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle.

GARIBALDI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

21

Troisième édition

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger.

—

1869

GARIBALDI

I

Entre Charlemagne, l'héroïque empereur, qui a fondé le pouvoir temporel, en se prosternant aux genoux du souverain pontife, et le soldat de fortune qui tient à briser ce même pouvoir et veut *extirper le chancre de la papauté*, — phrase charmante empruntée textuellement à l'un de ses discours, — les hommes sensés n'hésitent pas.

Ils se rangent du côté de Charlemagne.

Si vous me dites que le présent a le droit d'éclairer le passé de son flambeau et de provoquer les réformes, je vous réponds que les grands génies d'un âge barbare me semblent plutôt des modèles à suivre que les crétins d'une époque civilisée, — ou du moins qui se déclare telle, sans attendre la sanction de l'avenir.

Excepté chez les cabaretiers qui s'abonnent au *Siècle*, je crois qu'on est assez généralement de cet avis-là.

Joseph Garibaldi est né à Nice, le 4 juillet 1807.

Son père, caboteur de son métier et propriétaire d'un certain nombre de barques de pêche, a dû fréquenter d'une façon très-intime et très-assidue nos soldats républicains, lorsque le général Bonaparte envahissait avec eux l'Italie, à la fin du dernier siècle.

Nous croyons que le caboteur, peu en goût de pratiques religieuses, accepta

d'emblée toutes les maximes antichrétiennes qu'on donnait alors pour base aux principes d'égalité révolutionnaire. Il éleva naturellement monsieur son fils dans cette belle doctrine, lui enseigna les droits de l'homme, lui inspira la haine du christianisme, et gratifia l'Italie moderne de l'aimable individualité que nous avons à peindre.

Pour rendre plus complète l'éducation de cet enfant plein d'avenir, on le lâcha, dès l'âge le plus tendre, au milieu d'un peuple de matelots grossiers et de loups de mer sans vergogne, qui lui apprirent à jurer et à blasphémer du matin au soir, — sans compter le reste.

A dix ans, Joseph Garibaldi était un jeune mécréant d'une très-belle venue.

Il ne connaissait ni Dieu ni diable.

Sa force physique se développait d'une maniere d'autant plus inquiétante, qu'elle n'avait pour règle, au moral, que le caprice et les habitudes vicieuses contractées dans la fréquentation des marins.

D'un caractère plein de violence et

d'audace, il tyrannisait ses camarades et les battait sans cesse.

Toutes les questions devenaient pour lui des questions de muscles ; il ne connaissait absolument que la logique du coup de poing.

Lorsque son honorable père, devenu riche par le cabotage, voulut l'astreindre à quelques études, afin de le pousser dans l'armée de marine, il envoya paître le bonhomme, qui ne l'avait façonné, comme on peut le croire, ni au respect ni à l'obéissance.

Notre jeune vaurien déchira tous les livres qu'on lui présentait.

Malgré ce refus de travail, il avait acquis, dès l'âge de dix-sept ans, grâce à des excursions multipliées le long des côtes, une foule de connaissances pratiques, plus que suffisantes pour remplacer l'étude de la théorie maritime.

Il obtint donc un brevet d'officier subalterne dans la marine sarde.

Dès le début, il se signala par une audace de manœuvres et par un mépris

du danger qui étonnaient les plus rudes matelots.

— Ce gaillard-là n'a peur de rien, disaient-ils. Si jamais il affronte l'ennemi dans une bataille comme nous le voyons affronter la tempête, il ira loin.

D'autres, plus clairvoyants, ajoutaient :

— Oui, mais c'est un fou. Le courage qui déraisonne et dont l'ardeur n'est pas réglée par la prudence ne fait rien qui vaille en ce monde.

Le bouillant officier de marine prit à tâche de réaliser la prédiction.

II

Déjà les sociétés secrètes remuaient l'Italie dans ses plus intimes profondeurs, et la révolte contre l'Autriche prenait un développement formidable.

Joseph, à vingt-cinq ans, était un carbonaro de premier choix.

Il poussa de toutes ses forces à la roue du char révolutionnaire, sous lequel on

voulait broyer les maîtres de la péninsule.

Le plan, — personne ne l'ignore, — consistait à les chasser de leurs états, puis à réunir duchés et royaumes dans une vaste et solennelle association républicaine, propre à faire tressaillir d'allégresse l'ombre des vieux Romains.

Désirant hâter cet heureux jour, Garibaldi s'applique à stimuler le parti de l'action.

C'était en 1834.

Nous le trouvons à Gênes, où l'on vient d'annoncer que les phalanges mazziniennes, battues l'année précédente, se réorganisent et attaquent le Piémont une seconde fois.

A cette nouvelle, le cerveau de Garibaldi s'enflamme.

Une certaine quantité de jeunes gens de la ville, surexcités par ses harangues, forment une conjuration si prompte et si maladroite, que la police en saisit, le jour même, toute la trame.

Voyant arrêter ses complices, l'officier

de marine, doublement compromis vis-à-vis du pouvoir sarde, et sachant qu'il y va de sa tête, quitte Gênes au plus vite et disparaît.

On le cherche.

Les agents de l'autorité, pensant qu'il n'a pu se réfugier que dans sa ville natale, courent la bouleverser de fond en comble, mais sans le découvrir. Garibaldi a deviné cette manœuvre de la police. Il n'a pas commis l'imprudence d'écrire à sa famille.

Caché à la campagne, il se procure une blouse, chausse des sabots, et passe la frontière, déguisé en paysan français.

Deux années durant, il reste à Marseille [1], où il donne aux élèves du lycée des répétitions de mathématiques, science qu'il a négligé jusque-là d'approfondir. Enseigner aux autres est le moyen le plus sûr d'apprendre, et, d'ailleurs, le pain quotidien se trouve au bout de chaque

1. Le gouvernement français l'avait interné d'abord à Draguignan pendant quelques mois.

leçon pour le fils insoumis du patron de Nice.

Espérant que Mazzini, battu de nouveau par les Piémontais, va se livrer à de nouvelles révoltes à main armée, notre homme adresse lettre sur lettre à ses anciens complices génois.

« Que faites-vous donc, leur écrit-il, et pourquoi ne recommencez-vous pas ? »

Ils ne recommencent pas, d'abord parce que l'Autriche serre la chaîne de plus en plus, ensuite parce que les légions de la Jeune Italie, malgré leur fameux cri de guerre *Dio e popolo*, n'ont pas même un seul instant balancé la victoire.

Retiré en Suisse après le carnage, Mazzini attend l'occasion, qui ne s'offre pas encore, de provoquer une troisième prise d'armes et de faire massacrer d'autres bandes italiennes, en se réservant — comme toujours, — le droit de ne pas s'exposer lui-même aux balles de l'Autriche et du Piémont.

Complétement découragé, le répétiteur de mathématiques s'engage dans la flotte

égyptienne, où quelques officiers supérieurs du bey de Tunis lui obtiennent le commandement d'une corvette.

Il se fatigue bientôt de cette nouvelle position.

L'indolence mahométane, qu'il s'efforce en vain de combattre chez ses subordonnés, se réveille tout à coup, non pour lui obéir, mais pour fomenter une révolte à bord.

Garibaldi ne se déconcerte pas et marche droit aux mutins.

— Rentrez dans vos cabines, leur crie-t-il, et que chacun y attende mes ordres.

Personne ne bouge.

Il les voit tourmenter la poignée de leur dague en le regardant d'un air indécis et furieux.

— Avez-vous par hasard un chef qui soit disposé à commander à ma place? ajoute-t-il, en ricanant.

Les matelots répondent :

— Oui, nous avons nommé Youssouf.

— Que Youssouf approche!

Un Tunisien de forte corpulence, haut

de six pieds, fait résolûment quelques pas hors du front de la troupe rebelle. Garibaldi tire un pistolet de sa ceinture, ajuste le colosse et lui fait sauter le crâne.

On lui voua, dès ce jour, un respect sans bornes.

Seulement il remarquait avec déplaisir que le bey de Tunis, partisan de la paix à tout prix, ne lui fournirait aucune occasion de satisfaire son goût pour les entreprises hasardeuses et les coups de main.

L'idée de se faire pirate lui souriait.

Mais il fallait pour cela un équipage actif et déterminé, que le caractère mou des fils du Prophète ne lui laissait aucun espoir de recruter en Egypte.

Sans cet obstacle, Garibaldi serait, à l'heure où nous écrivons, un très-remarquable écumeur de mer; ou, mieux encore, il aurait trouvé la fin de son histoire au bout de la grande vergue de quelque navire anglais.

Ceci eût beaucoup simplifié la question italienne.

III

Il résolut de passer dans le Nouveau-Monde, où la république de l'Uruguay faisait appel aux aventuriers et aux hommes d'audace de toutes les nations, afin de l'aider à bloquer Buénos-Ayres.

L'officier du bey de Tunis renonce au commandement de sa corvette, double Gibraltar, traverse l'Atlantique et débarque à Rio de Janeiro.

Si l'on me donne un grade en rapport avec mes talents, pensa-t-il, je mettrai mon épée au service des Américains du Sud. Autrement, je demanderai la fortune au commerce, et j'emploierai cette fortune au triomphe de notre cause.

Or, comme la ferme résolution d'affranchir l'Italie n'impliquait pas le vœu de continence, il devint éperdûment épris d'une créole de Rio-Grande, appelée Anita.

C'était une sorte de Clorinde brésilienne.

Elle montait à cheval comme une écuyère du Cirque, maniait la carabine avec une dextérité merveilleuse et logeait infailliblement une balle, à soixante pas, dans le goulot d'une bouteille.

Garibaldi s'empresse d'offrir à cette noble amazone son cœur et sa main.

— Avec moi, lui dit-il, vous aurez une existence de lutte, de fatigue, de privations peut-être, et à coup sûr de combats sans fin. Vous engagez-vous à m'accompagner sur terre et sur mer, en tous lieux où la haine du despotisme et l'amour de la liberté pourront me conduire ?

— Si vous ne posiez pas cette condition, répondit Anita, je la poserais moi-même.

Le mariage se conclut, voilà le couple en campagne.

Ils arrivent à Montévidéo.

Garibaldi montre aux magistrats républicains ses deux brevets d'officier de

marine. On l'accueille avec un véritable enthousiasme.

C'est le ciel qui l'envoie.

Justement la république manque d'un chef pour l'escadre.

Du premier coup notre Italien passe amiral, — ou du moins, s'il n'en a pas le titre, il en a le pouvoir.

Impossible d'être d'une façon plus complète l'enfant gâté de la chance.

Et, disons-le sans plus tarder, cette chance, aujourd'hui comme hier, n'exclut pas le mérite. Au point de vue de l'intrépidité naturelle et du métier de soldat pur et simple, Garibaldi ne doit être plaisanté par âme qui vive.

C'est le courage inintelligent et brutal, soit.

Mais l'homme a payé partout de sa personne, avec une énergie et une persévérance qui ne demandaient, principalement au delà des Alpes, qu'à être au service d'une meilleure cause pour obtenir la sanction de l'estime publique.

Le général a déprécié l'homme, la tête

a fait tort au bras, et la langue a fini par tout perdre.

IV

Quel héros eût été Don Quichotte, si le jugement et la raison ne lui eussent pas dénié leur concours!

L'intrépidité seule est peu fertile en résultats.

Souvent même elle contribue à donner aux actes de celui qu'elle entraîne un cachet très-accentué de ridicule.

Enlevez à Garibaldi le bonheur, on appellera son héroïsme d'un autre nom.

Jugez-en plutôt par l'épisode suivant de cette fameuse guerre américaine, qui dura douze années entières, et dont le lecteur ne m'obligera pas à raconter en détail chaque péripétie, car elles se ressemblent presque toutes.

On comptait sur un engagement prochain des deux escadres, celle de Montévidéo et celle de Buénos-Ayres.

Depuis cinq ou six jours elles se trouvaient en vue l'une de l'autre.

Voulant connaître au juste les forces qu'il peut avoir à combattre, Garibaldi profite d'une brume épaisse, dont le vent du sud vient de couvrir la rade, se jette avec plusieurs matelots dans une embarcation légère, et s'aventure au beau milieu de la flottille ennemie, oubliant que le brouillard, qui favorise ce trait d'audace, doit l'empêcher par cela même de compter les navires et de calculer la force de leurs batteries.

Ne démordant pas de son idée, il attend que la brume s'élève.

Autre combinaison folle, puisque nécessairement, à la première éclaircie, sa barque doit être signalée.

Bientôt, en effet, on aperçoit de l'escadre le téméraire Italien.

Une goëlette lui donne la chasse. Vingt fois les boulets menacent de le couler, et définitivement on l'accule, à l'entrée de la nuit, au fond d'une anse fort étroite, où le commandant de la goëlette le voyant

pris comme un renard au piége, se décide à attendre le jour, sûr que l'embarcation et son équipage ne peuvent lui échapper.

Il ignore certaine disposition du littoral, que, par bonheur, les matelots de Garibaldi connaissent.

L'anse qui leur sert de refuge n'est séparée d'une baie voisine que par un promontoire en dos d'âne, large tout au plus d'un kilomètre. En conséquence, ils profitent des ténèbres, tirent leur barque sur le sable et la portent, à grands renforts de bras, de l'autre côté de la colline, où ils la remettent à flot.

Garibaldi regarde ce salut inesperé comme une chose toute simple.

— Fort bien ! dit-il. Nous n'avons plus qu'à tourner le cap, et la goëlette est à nous.

Effectivement ils enveloppent leurs rames de linge, voguent sans bruit dans l'obscurité, s'approchent du navire ennemi plein de confiance, et dont tout l'équipage sommeille, se cramponnent à

ses flancs, pénètrent par l'ouverture des sabords ou sautent par-dessus le bastingage, et envahissent la goëlette endormie.

Quarante hommes, réveillés en sursaut, se frottent les yeux, reconnaissent avec stupeur l'ennemi qu'ils poursuivaient le soir même, et qui déjà s'est emparé de leurs armes.

Ils sont obligés de se rendre.

Au point du jour, le navire capturé entrait dans le port de Montévidéo.

Garibaldi ne fut pas toujours aussi heureux à la suite de ses imprudences.

Une biographie italienne, que nous avons sous les yeux, biographie complétement publiée à son honneur, affirme qu'un autre jour, ayant attaqué la flotte ennemie sans calcul et sans prudence, il fut obligé de se jeter à la côte et tomba aux mains d'une peuplade hostile, qui le fit prisonnier et lui infligea le supplice des verges. Il prit sa revanche dans une foule d'escarmouches maritimes; puis éprouvant le besoin de battre l'ennemi

sur la terre ferme, il leva contre Rosas une petite armée de trois mille hommes et la dressa lui-même à la guerre de partisans.

« Dans ces rencontres, dit le biographe Castille, — un de ceux qui écrivent l'histoire de l'homme en style héroïque, — l'audace entreprenante, la vigueur personnelle de Garibaldi le rendirent légendaire. Plus d'une fois il abattit de sa main quatre ou cinq ennemis, et se procura des chevaux en jetant bas leurs cavaliers. Le redoutable Italien s'élançait au milieu de la mêlée, où peu d'hommes étaient capables de lui tenir tête dans une lutte corps à corps. Souvent, entouré d'ennemis, il les tenait en respect et se dégageait seul avant que ses soldats ne l'eussent rejoint. »

Tout cela prouve une valeur de premier ordre, on n'en disconvient pas.

Seulement Garibaldi, qui n'avait reçu jusqu'alors aucune blessure, eut la folle pensée de laisser croire à ses troupes qu'il était invulnérable et que les balles venaient

s'aplatir sur sa poitrine sans lui entamer l'épiderme.

Cette bourde fut prise au sérieux par l'ennemi lui-même.

Les soldats de la république Argentine regardaient avec effroi le chef italien et le surnommaient *le Diable.*

Quand ils le trouvaient au bout de leur carabine, ils ne l'ajustaient que pour l'acquit de leur conscience, persuadés qu'un pacte avec l'enfer le mettait à l'abri de leurs coups.

Un beau jour, Garibaldi, ayant attaqué Rosas avec des forces très-inférieures, et s'indignant d'une résistance inaccoutumée, pousse droit aux lignes ennemies que sa légion n'a pu entamer encore.

Au même instant une balle vint l'atteindre.

En face de cette preuve beaucoup trop claire, qui dément le charme et anéantit leur conviction, ses soldats prennent scandaleusement la fuite.

La déroute est complète.

Peu s'en faut que le chef blessé ne

tombe aux mains de Rosas, qui n'avait pas l'habitude d'épargner les prisonniers de guerre.

Il n'eut pas surtout fait grâce à celui-là.

V

Les officiers de Garibaldi l'emportent sur un cheval et le conduisent à Santa-Fé, dans la province d'Entre-Rios, où ils se trouvent en pays neutre, ce qui n'empêche pas qu'on les retienne plusieurs mois sous une active surveillance.

Guéri de sa blessure, l'illustre partisan proteste contre cette espèce d'arrestation illégale et obtient sa mise en liberté.

Montévidéo jeta des cris d'allégresse en le voyant reparaître.

On était sous l'impression d'une nouvelle alarmante. L'intervention anglo-française devenait probable, et la république de l'Uruguay, voulant résister coûte que coûte, s'imposait d'énormes sacrifices pour augmenter sa marine de guerre.

Garibaldi reçoit de nouveau le commandement de l'escadre.

Il continue de battre les gens de Buénos-Ayres; mais tout à coup l'amiral Brown débusque avec sa flotte dans les eaux de l'Uruguay.

Désormais plus de lutte possible.

Chaque combat naval est une défaite pour Garibaldi. La marine anglaise l'écrase.

Poursuivi, cerné, ne pouvant risquer une manœuvre sans s'exposer à être coulé bas, et ne voulant à aucun prix tomber au pouvoir des Anglais, il brûle son escadre jusqu'à la dernière chaloupe, et revient à Montévidéo créer sa fameuse légion italienne, entièrement composée de réfugiés politiques.

Cette légion fut, pendant plus de cinq ans, la terreur de la république Argentine.

Rosas appelait les Italiens *les démons de la Plata.*

Même dans la proportion d'un contre dix, on ne les vit jamais reculer devant

une attaque. Ils remportaient constamment la victoire.

Un jour, lors d'une rencontre de cavalerie, dit M. Castille, un Américain, passé maître dans l'art de jeter le lasso, provoque Garibaldi en combat singulier. Les deux combattants, l'Italien le sabre nu, l'autre faisant voltiger sa lanière, s'avancent l'un contre l'autre.

Entraînée par ses lourdes boules de plomb, la longue corde du lasso s'enroule autour de Garibaldi. Aussitôt l'intrépide partisan se courbe le long du cou de son cheval et tranche la corde avec son sabre. Le cavalier ennemi, privé de son arme de prédilection, tourne bride et pique des deux.

Garibaldi s'élance à sa poursuite et le tue.

Duel héroïque tant qu'il vous plaira, — mais imprudence déplorable chez un général, à la conservation duquel tant de destinées s'attachent; bravade insensée d'un chef qui compromet la bataille pour se donner une satisfaction d'amour-propre.

Dans l'hypothèse où la boule de plomb eût serré le nœud avec plus de force et paralysé l'action du bras, voyez-vous le héros de l'Italie moderne étranglé tout simplement comme un buffle?

Ce dénoûment burlesque de son épopée militaire ne lui aurait pas attiré de brillantes oraisons funèbres.

Enfin la guerre d'Amérique eut un terme.

Garibaldi joua, dès cette époque, le rôle de Cincinnatus et prit la bêche du soldat laboureur.

De larges concessions de terrain furent la seule récompense qu'il accepta pour lui-même et pour la légion italienne [1]. Sa colonie était déjà riche et florissante, lorsque les événements de 1848 électrisèrent nos exilés et donnèrent à leurs espérances un énergique essor.

« — Aux armes! En Italie! » fut le cri unanime du chef et des soldats.

1. On lui avait offert de l'argent d'abord, il avait repoussé cette offre comme une injure.

VI

On équipe aussitôt plusieurs navires. Garibaldi monte une frégate qu'il baptise du nom de *Speranza*, aux joyeuses acclamations de ses compatriotes, et il arbore à la pointe du grand mât le drapeau de l'armée révolutionnaire.

Il débarque en Italie vers la fin de juin.

Sa première démarche politique est d'aller offrir son épée au Piémont. Trouvant qu'on l'accueille avec trop de froideur, il va se mettre au service du gouvernement provisoire établi à Milan ; puis il court à la rencontre des Autrichiens dans le Tyrol.

Ses armes ne furent pas heureuses.

La capitulation de Milan ne tarda pas à rendre à l'Autriche toute sa prépondérance. Garibaldi put comprendre, d'ailleurs, que son héroïque légion, si vantée à Montévidéo, trouvait en Europe des soldats moins prompts à se laisser vain-

cre, et des chefs plus expérimentés que Rosas.

Il fut battu dans le Tyrol.

Bientôt il essuya de nouvelles défaites et ne put arrêter la marche de l'ennemi sur Ancône.

Malgré tant d'échecs successifs, la révolution italienne ne perdait pas l'espoir de triompher.

On assure que Mazzini, afin d'encourager l'illustre chef de partisans, voulut se déclarer son premier soldat, — mais sans renoncer au système très-arrêté de ménager sa précieuse vie.

Il acceptait le titre de soldat honoraire, — voilà tout.

Désirant occuper l'activité fiévreuse de son allié, en attendant que la lutte pût recommencer quelque part, il appuya la candidature de Garibaldi à la chambre piémontaise et le fit nommer député de Nice.

Le nouvel élu se distingua par son acharnement à combattre la politique de Charles-Albert et de ses ministres.

« — Vous nous faites rougir ! leur disait-il, avec l'absence de tact et la brutalité d'expressions, qui, à défaut d'éloquence, caractérisent encore aujourd'hui ses discours. Pourquoi ne pas rompre un armistice qui vous couvre de honte ? Interrogez l'Italie, si vous voulez apprendre le nom qu'elle donne à vos tergiversations et à vos lenteurs ! »

Quelques mois après, le pape, chassé par les révolutionnaires, prenait le chemin de Gaëte, et Mazzini écrivit au député de Nice :

« Accourez avec votre légion ! Nous sommes les maîtres, Rome est à nous ! »

En effet, la démagogie triomphante, un pied sur le cadavre encore chaud de Rossi, proclamait la déchéance de Pie IX, après avoir souillé la ville sainte par le plus odieux des assassinats.

Garibaldi rassemble de nouveau ses vieilles bandes de l'Uruguay.

Il décrète que sa légion ne quittera plus la couleur républicaine, et il affuble chaque soldat de la chemise écarlate.

Partout sur son passage il chauffe les populations, recrute des volontaires et arrive aux portes de Rome, en compagnie de sa femme, Anita-Clorinde, armée jusqu'aux dents.

Cette virago curieuse brandissait le sabre avec une grâce particulière.

Enceinte de plusieurs mois, elle montait à cheval, galopait dans les rangs, excitait l'enthousiasme démagogique et se promettait de lutter, aux côtés de son époux, contre l'intervention armée de la France. Monsieur et madame Garibaldi avaient l'audace d'appeler *brigands* nos braves soldats, qu'on attendait d'un jour à l'autre.

Nous allions enfin mettre ordre à ce monstrueux scandale.

VII

A son entrée dans la ville, le chef des légionnaires annonce qu'il manque de fonds pour entretenir ses bandes.

Le triumvirat romain, qui a déjà vidé les coffres du souverain pontife, autorise Garibaldi à parcourir les Romagnes et à piller les caisses publiques. Le héros est interrompu dans cette honnête campagne financière par l'arrivée du général Oudidot et des troupes françaises, qui le contraignent à se rejeter précipitamment dans Rome.

Il y rentre juste à l'heure où les triumvirs découragés laissaient déjà les Français pénétrer dans les faubourgs.

Garibaldi donne des ordres, la résistance s'organise.

Nos troupes sont assaillies par un feu soudain, qui éclate le long des rues, aux fenêtres de chaque maison, derrière les terrasses, au sommet des toits, — guerre déshonorante, où l'agresseur à couvert assassine sans risque; bataille de condottieri embusqués, dont les républicains de n'importe quel pays ont l'habitude et le monopole.

Tombant sur les Français, en ce mo-

ment de trouble, Garibaldi les oblige à sonner la retraite.

Une suspension d'armes demandée par le gouvernement de Rome décide le capitaine des chemises rouges à courir au devant de l'armée du roi de Naples, qui marche elle-même sur la ville, et dont l'approche menace le triumvirat de complications fâcheuses. Il joint les Napolitains à Palestrina d'abord, puis à Velletri, et disperse complétement l'armée de Ferdinand II.

On assure que, dans ces rencontres, Anita-Clorinde commandait une centurie, et que sa contenance sur le champ de bataille ne laissait rien à désirer.

Qu'on nous permette ici d'ouvrir une parenthèse, — elle est absolument nécessaire.

Nous avons entendu des Italiens soutenir mordicus que le Garibaldi de nos jours était un faux Garibaldi, et que le véritable avait été tué roide dans la

deuxième lutte contre l'armée napolitaine [1].

Il y aurait eu ressemblance extraordinaire chez un autre individu, fourberie, substitution, complicité mâle et complicité femelle, — que sais-je?

On ajoute que le véritable Garibaldi n'avait qu'une oreille (l'autre lui ayant été enlevée par une balle), et que le faux Garibaldi possède tous ses cartilages au grand complet, ce qu'il dissimule sous des cheveux, dont la longueur persévérante semblerait effectivement un système.

— Eh! nous disait un jeune et bouillant journaliste, il y a toujours moyen de s'assurer que le Garibaldi de nos jours a deux oreilles.

— Comment cela?

— Rien de plus simple : on va les lui tirer, parbleu!

Le mot est joli, mais la chose est difficile.

1. Par le fait, l'histoire mentionne que le chef des légionnaires fut blessé grièvement sous les murs de Velletri.

En attendant nous n'avons rien de précis sur l'assertion produite. Que le lecteur se borne à en prendre note jusqu'au jour où le point s'éclaircira. Nous allons poursuivre sans nous inquiéter plus longtemps de savoir si, oui ou non, le héros des Deux-Mondes est un être en partie double.

Garibaldi, de retour à Rome, reçut d'éclatantes ovations populaires.

Il soutint avec un courage intrépide le siége qu'on venait de poser devant la ville, car décidément le général Oudinot n'était plus curieux de faire expérimenter à notre armée la façon de combattre de la république italienne, et nos soldats accordaient à celle-ci l'honneur d'une attaque entièrement stratégique.

Au bout d'une lutte qui dura trente jours, Rome tombait au pouvoir de nos armes.

Nous devons convenir que Garibaldi déploya plus que de la valeur. Son héroïsme allait jusqu'à la rage. Il opérait à chaque instant des sorties nouvelles et

s'élançait à l'improviste au milieu des tranchées. Des scènes inouïes de massacre, suite inévitable de sa résistance, eurent lieu à la prise de la villa Pamphili et à celle du bastion n° 8.

Si l'on eût écouté les conseils sinistres que lui dictait sa frénésie, on aurait fait sauter tous les monuments, tous les palais, toutes les églises, tous les ponts.

De la ville éternelle il ne serait plus resté pierre sur pierre.

Le jour où on déclara qu'il fallait se rendre, il rassembla ses chemises rouges, força les lignes ennemies et disparut, dans l'espoir de transporter la lutte sur un autre terrain.

Il se jeta d'abord dans la Toscane.

Enveloppé bientôt par l'armée autrichienne, il eut une peine infinie à sortir d'un cercle de baïonnettes. La république de Saint-Marin, où il avait trouvé momentanément asile, n'était pas de force à le défendre. Bloqué, cerné, sur le point d'être pris, il profita d'une nuit sombre

pour fuir avec Anita et deux cents hommes déterminés.

Tout le reste de sa légion tomba au pouvoir du général Gorzowski.

On désarma ces malheureux, épuisés par la fatigue et par les misères de tout genre. Les uns furent livrés à la justice criminelle; on incorpora les autres de gré ou de force dans des régiments autrichiens.

Jamais désastre ne fut plus irréparable et plus douloureux.

Le général qui s'évade, en laissant des milliers d'hommes à la merci d'une armée implacable, doit avoir d'excellentes raisons pour se justifier aux yeux de l'humanité et de l'histoire. Nous demandons à les connaître.

Garibaldi voulait gagner Venise, où la révolution tenait encore.

Mais voici qui ressemble bien à un châtiment. Douze bateaux pêcheurs, sur lesquels il avait embarqué sa troupe, furent poursuivis par un brick de la ma-

rine autrichienne, qui les coula presque tous.

Jeté à la côte avec sa femme épuisée et mourante, Garibaldi essaya de prendre le chemin de Ravenne, se cachant le jour au fond des bois comme un malfaiteur, et traînant ensuite après lui, dans des courses nocturnes, la triste Anita, qui ne devait pas tarder à succomber à cette vie de péril et de souffrance.

Tel fut le dénouement de la première épopée garibaldienne.

VIII.

Vaincu, traqué comme une bête fauve, et proscrit par le Piémont lui-même, que la bataille de Novare venait de replacer sous le joug de l'Autriche, le chef de partisans menait une vie errante et impossible.

Faisant appel au dévouement des rares amis qui osaient encore l'héberger dans ces mauvais jours, il rassemble quelques

fonds, frète un navire et reprend le chemin du Nouveau-Monde.

Il trafique pendant dix-huit mois sur les suifs à New-York, amasse une très-raisonnable quantité de dollars, voyage, pour les doubler, en Californie et en Chine, revient au Pérou, et, voyant sa fortune faite, laisse définitivement le commerce et la fabrication des chandelles pour reprendre l'épée.

On lui donne dans l'armée péruvienne un commandement supérieur.

Cinq ans après son départ, il regagne l'Italie.

De riches négociants lui offrent une place de capitaine de paquebot dans une compagnie génoise.

Bientôt il flaire les tendances du ministre Cavour et cesse de bouder le Piémont.

Un décret spécial l'autorise à coloniser la petite île de Caprera, dépendante des Etats-Sardes. Il s'y installe avec sa famille, observe, médite et attend les événements.

Au mois de mai 1859, un second décret le nomme major général de l'armée piémontaise.

Le lecteur comprend qu'à la date où nous sommes, il nous est interdit de donner autre chose que le simple exposé des faits. Nous n'avons pas à pénétrer les combinaisons mystérieuses de la politique vivante.

Major général de l'armée piémontaise, c'était un beau grade.

Notre ancien capitaine des chemises rouges devine ce qu'on espère de lui. Son premier soin est d'organiser de nouvelles bandes, ou, si l'on veut, une nouvelle légion nationale. Cette troupe prend le nom de Chasseurs des Alpes.

Avec elle il envahit le royaume Lombard-Vénitien, attaque l'Autriche à l'improviste, s'empare des villes de Côme, de Varèse, de Crémone, de Brescia, force l'ennemi déconcerté à évacuer le territoire, le repousse du côté de Milan et voit avec chagrin la paix de Villafranca mettre un terme à cette série de conquêtes

imprévues, dont il a gratifié le Piémont, presque sans coup férir.

Il profite de ce temps de repos, excite partout les zélateurs de l'unité italienne et proteste contre l'annexion de Nice et de la Savoie, en termes voisins de l'outrage.

A quelque temps de là, il se démet de son titre de député, prend sur lui d'envahir la Sicile, avec une troupe soldée par les souscriptions révolutionnaires qu'on lui expédie des quatre points cardinaux de l'Europe, se proclame dictateur à Palerme, passe le détroit, trouve des complicités immenses sur la terre napolitaine, entre à Naples comme un triomphateur, et poursuit jusque sur le Volturne le jeune roi François II, qui tout à coup se retourne avec des troupes d'élite et lui fait brusquement volte-face.

Par hasard, l'armée piémontaise se trouvait aux environs.

Elle secourut fort à propos Garibaldi, que les royalistes avaient l'audace d'arrêter net sur le chemin de la victoire.

Cette heureuse intervention décida l'illustre chef à tromper les espérances de Mazzini et des radicaux italiens. Ils lui conseillaient de marcher sur Rome au plus vite et de poursuivre intrépidement l'unité, ce magnifique rêve de tous; mais on persuada au héros que le moment n'était pas propice.

D'autres disent que le cœur, chez Garibaldi, l'emporta sur de vieilles et profondes convictions.

En tout cas, le royaume des Deux-Siciles alla tout simplement se réunir à la couronne de Piémont et de Sardaigne.

IX

Après avoir consenti à cet accroissement merveilleux de la puissance de son roi, le Cincinnatus moderne alla planter ses choux.

On ne donne pas des gages au principe monarchique sans exaspérer les républicains.

De toutes parts les récriminations surgirent, et des hommes passionnés accusèrent presque de trahison Garibaldi, — cet homme de Plutarque.

Il dut se justifier au tribunal des frères et amis, du tendre et sympathique interêt dont il avait prodigué les témoignages à Victor-Emmanuel. On le somma d'accepter la présidence des comités révolutionnaires assemblés dans tous les coins de la péninsule pour délivrer enfin Rome et Venise de leur lourde chaîne ; on lui dicta des lettres en faveur de la double émancipation de la Hongrie et de la Pologne, lettres où la violence des idées s'unissait au grotesque du style, et que la presse libérale se hâta de reproduire.

Bref, le héros comprit sa faute, pleura sa faiblesse, jura de se mettre en garde à l'avenir contre un excès de sensibilité, et dit avec humeur au roi de Piémont :

« — Si vous ne venez pas à Rome, nous irons sans vous. Rome ou la mort ! »

C'était tout simplement une déclaration de guerre, que ni Victor-Emmanuel

ni ses ministres ne tenaient pas à exploiter cette fois à leur profit, parce qu'il y avait inopportunité complète et qu'une attaque dirigée contre Pie IX offrait quelques inconvénients sérieux.

On envoya des généraux piémontais soumettre les Garibaldiens soulevés.

Une balle monarchique blessa leur chef au combat d'Aspromonte, et toute l'habileté du docteur français Nélaton n'a pas réussi jusqu'à ce jour à remettre vis-à-vis de personne le héros de l'Italie sur un pied convenable.

Garibaldi croit fermement qu'il a été dupe.

Son orgueil s'exaspère. Il se livre aux folies de la rancune, aux exagérations de la haine, et son chauvinisme politique est devenu, dans ces derniers temps, une maladie sérieuse.

Ne pouvant ni combattre le roi, dont il s'imagine avoir à se plaindre, ni manquer trop directement de respect à l'autorité nationale piémontaise, il frappe en

aveugle, à côté de cela, sur tout ce qu'il regarde comme un obstacle.

Les voyageurs qui ont pu s'entretenir, en Italie, avec ce héros burlesque, reviennent scandalisés du mauvais goût et de la grossièreté de ses paroles, principalement lorsqu'il parle de l'Empereur et de la France.

Maintes fois plusieurs démocrates eux-mêmes ont dû couper court à ses diatribes par une prompte et sévère réplique, — car pour être républicain, on n'en reste pas moins Français, et l'on n'hésite pas à clouer l'insulte sur des lèvres insolentes.

Il signor Garibaldi tourne maintenant sept fois sa langue dans sa bouche illustre, avant de parler devant un de nos compatriotes.

A vrai dire, il se dédommage, lorsqu'il s'agit du souverain pontife et du clergé de Rome.

Sur ce chapitre le battu d'Aspromonte est intraitable. Dès qu'on aborde la question des prêtres, il ne se connaît plus et

s'abandonne à des colères bleues. Sa rage prend des proportions gigantesques. Il monte sur les sommets les plus élevés du blasphème et, de là, fait rouler sur le père des chrétiens une avalanche d'injures. Ce sabreur impie est d'autant plus exalté, qu'il comprend à merveille la situation.

L'unique défense de Pie IX est dans sa faiblesse même et dans les respects du monde entier.

Contre cela que peut Garibaldi ?

Rien, si ce n'est avaler son fiel, s'irriter de plus en plus, se gâter le sang et réveiller quelque bienheureuse attaque de rhumatisme, moyen très-simple employé par la Providence pour donner un instant de repos à ceux qu'il menace et qu'il afflige.

En avril 1864, il part pour Londres, espérant souffler sur les vieilles haines anglicanes et les rallumer contre le saint-siège.

X

A la bonne heure, voilà ce qu'on peut appeler une excellente idée, général !

Toutefois, avant d'entreprendre ce voyage, avec la claudication fâcheuse qui vous gêne, la sagesse vous conseillait d'ouvrir l'histoire, et très-probablement, après l'avoir lue, vous seriez resté dans votre île, au lieu de montrer mal à propos à l'Angleterre un héros boiteux, qui bronche à chaque pas sur la route du sens commun.

Il y a trois siècles et demi bientôt que Sa Majesté Henri VIII, fatigué de sa femme légitime et voulant épouser Anne de Boleyn, pria le Saint-Père de vouloir bien prononcer la dissolution de son mariage.

— Quel motif de divorce avez-vous? demanda le souverain pontife.

— Hélas! répondit hypocritement le

monarque, j'éprouve des scrupules de conscience, et je regrette d'avoir épousé ma belle-sœur, Catherine d'Aragon, veuve de mon frère aîné.

Ces scrupules, objecta le pape, vous viennent un peu tard. Il y a dix-huit ans que votre union dure.

— En effet, Très-Saint-Père; mais je n'en serais que plus coupable de persister ; il me semble que je commets un inceste.

— Rassurez-vous, mon fils, vous avez obtenu des dispenses en règle. Votre conscience n'a pas de sujet d'alarme.

— Ainsi vous me refusez, Très-Saint-Père!

— Je refuse, répondit le pape.

— Ne me poussez pas à bout ; je suis capable de rompre avec l'Église et de faire un schisme.

— Vous n'en serez que plus criminel, mon fils; mais je ne céderai pas, la loi de Dieu me le défend.

Si le dialogue n'est pas textuel, du moins est-ce tout à fait le sens des pour-

parlers qui eurent lieu, au nom de Henri VIII, entre la cour romaine et le cardinal Wolsey.

Ainsi, général, vous savez à présent le fin mot : voilà pourquoi l'Angleterre n'est plus catholique.

Un monarque libertin trouve une dame d'honneur de la reine à son goût. Il veut chasser la reine et donner à la suivante son cœur et sa couronne. Mais l'autorité spirituelle s'y oppose. Alors le libertin obstiné se fait proclamer par les lords du parlement chef de l'Eglise d'Angleterre, et prononce lui-même son divorce.

Convenez, signor Garibaldi, que l'Eglise anglicane s'est posée là sur une singulière base, — je dis singulière, et surtout très-pure.

Quand les rois ont le goût du changement en amour, ils se font papes, et vive le divorce !

Il n'y a plus qu'à se baisser et à en prendre.

Henri VIII divorça cinq fois et n'hésita pas, le cas échéant, à couper le cou à

celles de ses femmes qui avaient l'imprudence de le gêner, lorsqu'il voulait passer dans les bras d'une autre. Cet aimable chef de l'Eglise d'Angleterre et ses valets du parlement firent tout au monde pour exciter la haine des bourgeois et du peuple contre la cour de Rome. Il fallait bien essayer de se donner un peu raison.

Mais les Anglais n'ont pas fait comme vous, signor, ils ont relu cette histoire.

A l'heure qu'il est, ils se rendent parfaitement compte des ignominies du schisme. Les haines sont éteintes, et l'Angleterre revient à grand pas à la foi catholique.

Vous avez eu tort de compter sur elle pour *extirper le chancre de la papauté.*

Si vous avez reçu, à Londres ou ailleurs, quelques ovations pour la forme, on vous a renvoyé tout penaud,—et même un peu vite, ce me semble, — en ne faisant pas le moindre accueil à vos jolis plans.

Quelle déception, mon pauvre général !

En vérité, dès qu'il s'agit du pape, vous n'avez plus de chance.

XI

Ashavérus, le juif maudit, doit voyager, si l'on en croit la légende, jusqu'à la consommation des siècles, sans repos ni trève. Quand il tombe, accablé de fatigue, un ange inflexible le remet sur pied, le frappe de son glaive de feu, et lui crie :

« Marche ! »

C'est absolument la destinée de Garibaldi.

Les Mazziniens lui ont fait un crime de n'avoir pas autrefois poussé jusqu'à Rome, — et, ce crime, on le condamne à le réparer, sans lui permettre en aucune sorte d'arguer des démarches infructueuses de la veille pour ne pas recommencer le lendemain sa course révolutionnaire.

Marche ! marche !

Si tu boites, nous te voterons une canne d'honneur, — mais d'abord que l'œuvre s'achève. Ton nom seul peut entretenir l'élan démocratique. Il faut te montrer partout pour empêcher l'enthousiasme de

s'endormir. Nous réunirons systématiquement dans ta main les trames, les conjurations, les intrigues.

Marche! marche!

Tu dois nous aider et nous appuyer sans cesse, parce que tu es tout à la fois la fanfare et le drapeau, parce que la grande majorité des imbéciles du globe a l'œil sur toi, parce que tu es universellement honoré de la confiance des chauvins et des sots.

Marche! marche!

Réélu, en 1864, comme député de Naples au parlement italien, Garibaldi déclare qu'il ne siégera pas à la chambre, obéissant à ses complices, et montrant à Victor-Emmanuel, son ex-ami, qu'il décline toute solidarité avec ses ministres, comme avec lui-même.

En 1865, il accepte le titre de grand maître de la franc-maçonnerie italienne, obéissant toujours à ses complices, qui veulent, le cas échéant, pouvoir diriger les loges vers un même but et vers un même résultat.

En 1866, le général boiteux s'élance héroïquement pour écraser les Autrichiens dans le Tyrol : il obéit encore à ses complices, qui lui ordonnent d'aller affranchir la Vénétie. Mais il n'affranchit rien du tout et regagne son île, clopin-clopant, exaspéré contre l'indélicatesse de l'empereur d'Autriche, qui lui escamote sa gloire, en offrant à Napoléon III la province même qui était à conquérir.

Bref, dans les premiers mois de 1867, voyant son sabre inactif et n'ayant plus à exercer que sa langue, Garibaldi visite avec solennité toutes les provinces du royaume, afin d'influencer les élections : il obéit une dernière fois à ses complices, qui tiennent à peupler la Chambre d'ennemis du Pape.

A Turin comme à Venise, fidèle au mot d'ordre, notre homme jette feu et flamme, tempête, crie, blasphème et hurle de toute la force de ses poumons :

« — Guerre aux prêtres ! »

Aimable personnage, noble individualité, type ravissant.

Le jour où il entre à Venise, une troupe de scélérats, excités par sa présence, envahissent le palais du cardinal patriarche, brisent les portes et livrent tout au pillage. Des amis dévoués n'eurent que le temps bien juste de soustraire le prélat lui-même à leur fureur.

En revanche, sur les lagunes, des coquines acclament le héros et lui envoient des baisers.

Voici un article de l'*Opinion Nationale* qui constate le fait.

Ouvrez l'oreille.

« La *Pasta*, mise à la disposition du général Garibaldi, a eu beaucoup de peine à se frayer un passage à travers les nombreuses embarcations qui l'entouraient. Dans une élégante gondole, deux dames, en riche toilette, se sont levées, et l'une d'elles a dit :

« — Général, je vous envoie un baiser au nom de toutes les Vénitiennes!

« Aussitôt Garibaldi a renvoyé à la belle Vénitienne un galant baiser.

« Puis, d'une autre gondole, une autre femme a crié :

« — Général, je vous envoie un baiser pour mon compte et pour celui de toutes les femmes de Trieste !

« Le Général a renvoyé un baiser à la dame de Trieste. »

Nous garantissons l'article comme textuel. Rien n'est changé ni dans le fond ni dans la forme. C'est à se demander si le journal de M. Guéroult installe quelquefois ses bureaux de rédaction à Bicêtre.

Tout à l'heure nous avons insinué que ces dames étaient des coquines, et nous maintenons notre dire.

Car l'*Opinion Nationale*, strictement renseignée par sa correspondance, n'eût pas manqué de décliner en toutes lettres le nom de ces tendres et enthousiastes personnes, si elles eussent été seulement à demi-honorables, — est-ce clair ?

XII

A Vérone, un homme et une femme du peuple viennent présenter leur enfant a

Garibaldi, et demandent en grâce qu'il veuille bien lui conférer le baptême.

Le Géneral se lève avec majesté dans sa calèche, pose la main sur le maillot de l'enfant et dit :

« — Je te baptise au nom de Dieu! Que le Christ, législateur de l'humanité, te bénisse! Grandis libre et vertueux, ennemi des hypocrites, qu'ils s'appellent prêtres ou jésuites. Affranchi de préjugés, sois prodigue de ton sang si la patrie le réclame. Donne-moi un baiser. Je te salue. »

Le nouveau-né avait trois semaines.

Il ne put malheureusement comprendre cette belle harangue, ne goûta pas la caresse et se dispensa de rendre le salut.

« — Comment devrons-nous l'appeler, général? demanda la femme.

« — Appelez-le *Chiassi*, c'est le nom d'un colonel de mes volontaires, tué récemment dans le Tyrol. »

Et le peuple de crier à tout rompre :

« — Vive Chiassi! »

Ces agréables solennités du baptême

démagogique, — baptême inconnu jusqu'à ce jour, — se renouvelèrent dans d'autres villes, notamment à Alexandrie.

Le général allait partir.

Ses compagnons de voyage lui rappellent qu'il a promis de baptiser trois enfants. Il se fait donner du papier, un crayon, et trace ces mots, dont il faut prendre note pour que la postérité les enregistre :

« Au nom de Dieu et du législateur Jésus, appelez vos enfants des noms glorieux de trois martyrs de la cause italienne : Rottini, Lombardi, Capellini.

« 14 mars 1867. »

Quelques jours auparavant, à Turin, des fanatiques avaient crié :

« — Vive Garibaldi ! Vive le FILS DE DIEU ! »

Notre Ashavérus politique eut la modestie de répondre :

« — Le titre de Fils de Dieu ne me sied pas. Je suis le fils du peuple, toujours prêt

à prendre un fusil ou une épée quelconque. »

Le comité des étudiants de Bologne lui ayant envoyé sa nomination de membre honoraire, il lui adressa la lettre suivante :

« Casteletti, 17 juin 1867. »

« AUX ÉTUDIANTS DE BOLOGNE

« Rome, esclave de la tyrannie, — comme vous dites, — et souillée par les impurs embrassements du prêtre, sait bien que je ne faillirai pas à ma tâche. Vieux débris du Janicule, je ne désire rien de plus que d'y retourner et de participer à la délivrance de ce sanctuaire des gloires italiennes. Et vous, jeunes gens généreux, vous assisterez aussi au banquet décisif de rédemption auquel pas un seul Italien ne doit manquer, puisqu'il s'agit d'une question de liberté ou d'esclavage pour l'Italie entière. J'accepte avec gratitude le titre de membre honoraire de votre société, et suis pour la vie

« Votre GARIBALDI. »

Après des histoires de ce genre, les commentaires sont superflus. Il ne reste aux hommes sensés qu'à lever les épaules, en signe de mépris et de dégoût.

XIII

Donc, on n'a pas la prétention de nous faire accepter le héros de l'indépendance italienne pour un véritable grand homme.

Autrefois j'ai démontré ce que j'affirme aujourd'hui derechef, savoir que le vaincu d'Aspromonte équivaut purement et simplement au père Havin en képi.

Je parle du père Havin, ancien directeur du journal *le Siècle*, — il n'y en a pas eu d'autre, grâce à Dieu! Excellent vieillard, incapable de tuer une mouche, et qui s'attendrissait à la pensée de voir marier sa fille par un évêque.

Cœur de vieille femme dans une poitrine d'épicier.

Mais ce n'en était pas moins un des

personnages les plus dangereux de l'Europe moderne.

Et, comme en tout et pour tout, les explications doivent être claires, disons qu'il s'agit de l'Europe telle que nous l'ont faite les jobarderies démocratiques et sociales. Ne pas confondre avec l'Europe intelligente.

Le père Havin était un homme simple, mais têtu en diable. Il écrivait mal, mais il trempait sa plume d'oie dans l'encrier de Voltaire.

Vous me direz qu'il n'était pas fort.

Je vous déclare à mon tour que les trois ou quatre cent mille lecteurs du *Siècle*, qui acceptaient ses principes en religion comme en politique, étaient infiniment plus bas que ce digne homme sur l'échelle de l'ignorance et de la nullité d'esprit.

Or, affublez d'un habit noir le héros de Caprera, vous aurez le père Havin.

Mettez une chemise rouge au père Havin ressuscité, vous aurez Garibaldi.

Ces deux personnages, l'un avec la

plume, l'autre avec l'épée, ont été, dans ce siècle, les types les plus remarquables du chauvinisme rouge, ou, si vous l'aimez mieux, du libéralisme voltairien, vieille marotte usée, qui s'avise encore de secouer ses grelots. En politique, Garibaldi est absolument ce qu'était le père Havin, c'est à dire tout à la fois absurde et honnête, ce qui groupe autour de son drapeau les niais des quatre parties du monde.

Hélas ! Dieu sait quelle foule cela représente ?

Il n'y a rien de terrible comme la déraison qui s'allie à la candeur (je me sers du mot poli), et comme le vandalisme qui s'enveloppe de la peau du désintéressement.

Quelques fins esprits s'y trompent eux-mêmes.

Lorsqu'on entendait Jupiter-Havin tonner contre les Jésuites, et lorsqu'on voit Garibaldi trancher du Dieu Mars, tirer son grand sabre et le brandir avec fureur du côté de Rome, on n'avait et on n'a pas

assez de bravos pour ces *illustres ganaches*...

Pardon ! — le mot n'est pas de moi, il est de Mazzini.

XIV

Du reste, le vainqueur des Deux-Mondes et le père Havin étaient dans les meilleurs termes.

Assuré des plus chaudes sympathies du *Siècle*, l'homme de Caprera ne manque pas d'envoyer de temps à autre à ce journal quelques lignes précieuses que l'on imprime au plus vite, et qui sont lues avec religion dans tous les cabarets de France.

Il y a bientôt trois ans, au sujet de la statue de Voltaire, M. Havin reçut de son éminentissime correspondant la lettre qui va suivre :

« Caprera, 19 février 1867. »

« Un monument à Voltaire, en France, signifie le retour de ce noble pays à son

poste d'avant-garde du progrès humain vers la fraternité des peuples. C'est de bon augure pour le monde entier dont l'homme immense était citoyen, et une terrible secousse à la coalition du despotisme et du mensonge.

« Votre GARIBALDI. »

Sous la même enveloppe étaient contenues la souscription du général, celle de ses deux fils, de son gendre, de sa fille, de ses quatre petits-enfants, de son secrétaire et de son domestique, total, à dix sous par tête, *cinq francs cinquante centimes*.

O dix-neuvième siècle, voilà de tes surprises, sans compter celles que tu peux nous réserver encore!

S'il y a réellement deux Garibaldi, l'avenir fera bien de nous éclairer là-dessus; car pour la gloire, — puisque gloire il y a, — comme pour l'indignité des actes, il y aurait entre eux une espèce de solidarité

presque rassurante, et de nature à consoler la morale publique.

Un homme doublé d'un sosie n'est plus qu'à moitié responsable.

Comme le nombre des sottises, des inconséquences, des brutalités voltairiennes, des discours bêtes et des haines stupides surpasse évidemment celui des faits glorieux, le vrai Garibaldi aurait, par cela même, une charge beaucoup moins lourde. Deux coupables pour porter ce fardeau d'impiétés, de bévues et de folies, ce n'est vraiment pas trop, — et, si décidément il n'y en a qu'un, puisse le ciel, dans sa miséricorde, lui donner pour deux le remords et le repentir!

697 — Paris.—Impr. H. Carion, r. Bonaparte, 64.

EN VENTE :

Jules Favre.
Victor Hugo.
Berryer.
Le Père Félix.
Balzac.
Châteaubriand.
Odilon Barrot.
Villemessant.
Dumas père.
Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).
Auber. — Offenbach.
Rosa Bonheur.
Emile de Girardin.
Mgr Dupanloup.
Rose Cheri. — Bouffé.
Timothée Trimm.
Gérard de Nerval. — Eugène Guinot.
Gavarni.
Théophile Gautier.
Crémieux.
Garibaldi.
Sainte-Beuve.
Paul de Kock,
Jules Janin.
Barbès.
Lacordaire.
Guizot.
Lamartine.
Béranger.
Lamennais.
Charles Monselet.
Ponsard.
Augustine et Madeleine Brohan.
Cavour.
L'Impératrice Eugénie.
Bismark.
Ingres.
Alphonse Karr.
Mazzini.
Canrobert.
François Arago.
Armand Marrast.
Havin.
Méry.
Victor Cousin.
Mme Arnould Plessy.
Elie Berthet. — Etienne Arago.
Arnal. - Adolphe Adam.
Cormenin.
Melingue.
Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.

Paris. — Imprimerie H. Carion. 64. rue Bonaparte.